R. GRANDSAIGNES D'HAUTERIVE

LE PESSIMISME

DE

LA ROCHEFOUCAULD

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, Boulevard saint-michel, PARIS

LE PESSIMISME

DE

LA ROCHEFOUCAULD

R. GRANDSAIGNES D'HAUTERIVE

LE PESSIMISME

DE

LA ROCHEFOUCAULD

DC
1815
G73x

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS

1914

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

OHIO UNIVERSITY
WITHDRAWN
LIBRARY

LE PESSIMISME
DE
LA ROCHEFOUCAULD

INTRODUCTION

Peu de nos grands auteurs, surtout du XVII^e^ siècle, ont été aussi diversement jugés et appréciés que le duc de La Rochefoucauld.

Si l'écrivain des *Maximes*, qui a su revêtir sa pensée d'une forme si belle par la pureté, la netteté et l'élégance, n'a suscité qu'une admiration sans réserve, par contre le philosophe, dont la doctrine est si froidement vexante pour l'amour-propre humain, a soulevé bien des critiques, parfois empreintes d'animosité.

Certains ont étendu de l'œuvre à l'homme leur vive réprobation. Victor Cousin, en particulier, n'a pas caché son antipathie. Se posant en champion de M^me^ de Longueville, et désireux de venger les vertus calomniées, il s'est plu à rompre en visière contre l'audacieux frondeur du pouvoir et de la morale, en qui il semble avoir voulu punir le déloyal chevalier[1]. C'est lui qui a accusé La Rochefoucauld d'avoir, dans ses *Maximes*, « gravé son propre portrait ».

Des écrivains comme J.-J. Rousseau, George Sand, Victor Hugo ont opposé au scepticisme hautain du gentilhomme de Louis XIII, leur foi démocratique en la bonté naturelle de l'homme. Mais nombreux sont ceux qui, au siècle dernier surtout, ont pris le parti du moraliste contre les défenseurs de l'humanité outragée. Est-

1. Victor Cousin. *La jeunesse de M^me^ de Longueville.*

il la peine de citer les noms? Benjamin Constant, Balzac, Stendhal, Mérimée, Flaubert, tous peu suspects d'indulgence à l'égard du genre humain.

Au surplus les critiques sont loin de s'accorder sur la nature même de la philosophie de La Rochefoucauld. Pour les uns, il est misanthrope, pour les autres pessimiste, ce qui n'est pas du tout la même chose. Certains découvrent en lui un philanthrope que la société aurait aigri. Ainsi juge avec beaucoup de finesse M. Félix Hémon. Il est convaincu que l'auteur des *Maximes* croit à la bonté des mouvements naturels chez l'homme, gâtés seulement par la vie en société, et qu'une des sources de son apparente misanthropie est dans son amour inquiet de l'humanité [1].

M. Faguet, dans ses études sur le

1. Félix Hémon. *La Rochefoucauld.*

XVII^e siècle, voit chez La Rochefoucauld « un pessimisme de grand seigneur, beaucoup plus dédaigneux qu'amer : c'est, dit-il, le pessimisme très tranquille et très peu ambitieux d'un homme qui trouve mauvais les hommes et qui juge intéressant de le leur dire de loin, dans tout le détail ». Mais quel pessimisme adouci ! « Il croit que la vertu pure existe, mais qu'elle est infiniment rare... En fait de vertu, il n'est pas un incrédule, c'est un raffiné qui, à force de ne la vouloir voir que là où elle est pure, est tout près de ne la voir jamais[1]. » Dans ses *Propos littéraires*, M. Faguet va jusqu'à prêter au « grand dédaigneux » des sentiments optimistes : « Il ne croit pas à la méchanceté[2]. »

Il faut reconnaître avec M. Hémon et M. Faguet que c'est bien là une des formes

1. Faguet. *Études littéraires sur le XVII^e siècle*, p. 66.
2. Faguet. *Propos littéraires*, 2^e série, p. 38.

les plus ordinaires de la misanthropie. Il est très vrai qu'Alceste n'est misanthrope que pour avoir été philanthrope. Dans tous ses emportements, aussi bien contre l'humanité que contre sa maîtresse, c'est toujours au fond même colère, celle de l'amoureux trahi : il a cru en l'humanité ; elle l'a trompé ; et il ne lui pardonne pas.

Somme toute, une étude de la philosophie des *Maximes* s'impose. Elle sera l'introduction indispensable à cet ouvrage, où nous nous sommes proposé, non de défendre le pessimisme de La Rochefoucauld, mais d'en expliquer les causes (ce qui est encore la meilleure défense qu'on en puisse faire) ; de le montrer germant au cœur du gentilhomme, s'y enracinant, se développant, jusqu'à produire enfin toute une floraison de belles sentences. Et ainsi, quand nous le verrons plus vivant, nous le comprendrons mieux ; et il tou-

chera plus quand nous le sentirons plus humain.

Puisque nous allons tenter de faire revivre ce pessimisme dès ses plus lointaines origines, nous suivrons le cours même de l'existence de l'auteur. Cela nous sera aisé ; car elle est très nettement partagée entre la période orageuse de la Fronde toute traversée de passions, d'intrigues et de batailles, et la période calme de « ravisement », qui s'écoule dans l'oisiveté intelligente des salons ou bureaux d'esprit.

Cette division aura le mérite d'être mieux qu'une division biographique. Pour ce qui concerne l'étude des sources, on peut en effet distinguer en littérature deux genres de pessimisme : l'un a son origine dans l'individu même ; il provient, soit d'une sensibilité mise à l'épreuve, soit d'une observation sans indulgence des hommes et des événements ; l'autre est communi-

qué par la société, qui agit par influences mondaines ou religieuses. C'est un pessimisme d'adoption tel qu'on le voit dominer chez les Romantiques. Le plus souvent ces deux genres se rencontrent et fusionnent chez le même homme, le dernier venant renforcer l'autre et le déterminant à se manifester. Or cette distinction correspond, assez exactement, à la division que nous avons établie dans la vie de La Rochefoucauld entre l'époque des luttes et des froissements, période d'action, et celle des apaisantes intimités, période mondaine.

Ainsi, après avoir essayé de définir le pessimisme de La Rochefoucauld, tel qu'il se produit pour la première fois au public dans l'édition des *Maximes* de 1665, nous rechercherons dans le caractère de l'homme et dans les événements antérieurs à son retour d'exil (1658) tout ce qui a pu le con-

duire à sa thèse pessimiste. Nous étudierons ensuite la société à laquelle il fut mêlé après 1658, pour discerner l'influence qu'il put en recevoir, soit que les opinions en vogue eussent déteint sur son esprit, ou qu'il eût conformé ses idées au goût du jour, pour atteindre plus sûrement à la célébrité.

Enfin comme certains critiques ont allégué que son pessimisme avait à la longue pâli, au point de presque s'effacer[1], nous nous efforcerons d'établir si, oui ou non, les traits essentiels de l'édition mère de 1665 se sont altérés dans les éditions postérieures. Il est indispensable en effet que nous sachions si La Rochefoucauld tenait assez peu à ses idées pessimistes pour se laisser aller à les renier ou pour consentir seulement à les corriger.

1. C'est l'opinion que l'on trouve exprimée dans toutes les histoires littéraires, ainsi que dans tous les ouvrages ou articles relatifs à La Rochefoucauld.

PREMIÈRE PARTIE

LE PESSIMISME DE LA ROCHEFOUCAULD EN 1665

CHAPITRE PREMIER

LE PESSIMISME DE LA ROCHEFOUCAULD DANS LA PREMIÈRE ÉDITION DES MAXIMES (1665)

La Rochefoucauld fait de l'amour-propre le pivot de tout son système philosophique, puisque l'ouvrage des *Maximes* débute par une longue analyse de l'amour-propre[1]. La définition qu'il donne est catégorique. L'amour-propre « est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi ». Il est général ; personne ne peut se soustraire à sa domination : « Il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions... il vit partout... Enfin il ne se soucie que d'être, et, pourvu

1. Maxime 563. — Pour plus de commodité, nous avons adopté dans tout le cours de l'ouvrage le numérotage de l'édition Gilbert de la collection Hachette des *Grands écrivains de la France.*

qu'il soit, il veut bien être son ennemi. » Tout le livre n'est que l'application de ce principe général à des cas particuliers. L'auteur s'y attache à dénoncer l'amour-propre dans les vertus, dans les sentiments simplement louables et même dans certains dont on ne peut dire qu'ils soient ou louables ou répréhensibles.

Sur le sujet des vertus, il est une maxime dont la forme absolue ne peut laisser à l'esprit le doute le plus léger : « Toutes les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves se perdent dans la mer. » (M. 171). Il n'y a pas une autre maxime qui contredise ou modère cette pensée essentielle. Voici donc posée la fausseté des vertus. Les véritables n'ont d'existence que dans le domaine de l'idéal, du fait que l'homme est par nature incapable de vertu. « La pure valeur, *s'il y en avait*... » (M. 216, note I). Il ne reste que des apparences de vertus.

Entre vertus et vices, le moraliste ne voit

aucune différence de nature : « Les vices entrent dans la composition des vertus : la prudence les tempère. » (M. 182).

Les uns et les autres ne sont que des passions : « Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires ; l'avarice produit quelquefois la libéralité... » (M. 11). Bref il n'y a ni vertus, ni vices, mais seulement des passions issues de l'amour-propre, avec cette nuance que les vices sont des passions que la prudence ne tempère pas.

Ainsi La Rochefoucauld entreprend de disqualifier les vertus, soit en dénonçant la part d'amour-propre ou d'intérêt qui s'y glisse, soit en révélant qu'au fond elles sont tout leur contraire. Et les vertus contre lesquelles il se montre le plus acharné sont précisément celles qui paraissent être les plus étrangères à l'égoïsme, car c'est en elles que sa thèse trouve les plus redoutables adversaires ; ce sont le courage et le mépris de la mort, l'humilité, la gratitude et l'honnêteté des femmes.

S'il s'attaque avec une égale violence à certains sentiments qui n'ont rien de commun avec les vertus, c'est que, paraissant purs de tout amour-propre, ils donnent quelque noblesse au cœur humain ; ainsi l'amitié et l'amour. Pour ceux-là il est d'une dureté impitoyable, sachant à quel point ils flattent et nourrissent l'orgueil de l'homme. Son jugement est net et d'une franchise brutale : L'amitié est un trafic (M. 83). L'affliction causée par la perte d'un ami est hypocrite (M. 232) et l'amour-propre règne en maître dans l'amour (M. 262).

L'implacable moraliste n'épargne même pas ces petits côtés de notre nature dont nous pourrions tirer vanité, tels que l'habileté à tromper, l'aveu des défauts, la civilité, la haine pour les favoris, etc.

D'où viennent ces passions auxquelles se ramènent vertus et vices ? L'homme peut-il s'en défaire ? Est-il condamnable de les avoir contractées ? C'est un des points les plus

importants de la doctrine du moraliste et qu'il semble qu'on n'ait pas assez mis en lumière.

A ses yeux, les passions ont une origine physique ; les deux maximes suivantes en font foi : « Toutes les passions ne sont que les divers degrés de la chaleur et de la froideur du sang. » (M. 564). « Les humeurs (du corps) ont un cours ordinaire et réglé qui meut et tourne doucement et imperceptiblement notre volonté... sans que nous le puissions reconnaître. » (M. 297). C'est nier la volonté. « L'homme est conduit lorsqu'il croit se conduire ; et, pendant que par son esprit il tend à un but, son cœur s'achemine insensiblement à un autre. » (M. 43). Ailleurs : « Il y a génération perpétuelle de passions. » (M. 10). « La durée de nos passions ne dépend pas plus de nous que la durée de notre vie. » (M. 5). Qu'il donne aux passions le nom de vices, il ne s'exprime pas autrement : « Ils nous attendent comme des hôtes chez

qui il faut successivement loger. » (M. 191).

Ainsi l'homme n'est pas libre. Deux puissances gouvernent sa vie : la nature et la fortune. « La nature, qui a si sagement pourvu à la vie de l'homme par la disposition admirable des organes du corps, lui a sans doute donné l'orgueil pour lui épargner la douleur de connaître ses imperfections et ses misères. » (M. 36). C'est elle qui « a prescrit à chaque homme, dès sa naissance, des bornes pour les vertus et pour les vices » (M. 189). L'auteur ajoute encore : « On remarque (dans le monde)... un certain enchaînement... qui fait que chaque chose marche en son rang et suit le cours de sa destinée. » (M. 613).

La fortune joue un rôle beaucoup plus grand que la nature : « Ce n'est pas la nature, mais la fortune qui fait les héros. » (M. 53). Il est dès lors permis d'affirmer qu'il y a dans la philosophie de La Rochefoucauld une forte dose de fatalisme.

Que l'on songe au caractère si fortement pessimiste et fataliste de la religion au XVII^e^ siècle, la doctrine des Jésuites étant, bien entendu, mise à part, et l'on se demandera si une pareille philosophie n'est pas d'inspiration religieuse. Il n'en est rien. Dans ce recueil de maximes, où les moindres replis de l'âme sont fouillés avec tant de minutie, où sont mis au jour les mobiles les plus secrets des actions humaines, il n'est pas fait la plus petite place à la religion.

Cette omission, volontaire ou non, n'est pas sans nous surprendre. Que deviennent la foi et l'espoir des félicités futures, bien susceptibles pourtant de provoquer de splendides actions et de faire naître de pures vertus? Il est vrai de dire que la forme même de la maxime s'accommode mal des considérations religieuses. Mais quelques courtes pensées sur les vertus chrétiennes, sur la croyance à l'éternité, il n'en fallait pas plus pour rassurer les âmes pieuses. Or l'on n'en

trouve pas une. Dans la longue définition de l'amour-propre, qui ne rappelle guère la concision ordinaire à la maxime, on ne voit pas la plus légère restriction en faveur de l'humilité chrétienne. La maxime 504 est la seule où l'on découvre, je ne dirai pas un mot chrétien, mais une allusion religieuse. Affirmant la fausseté du mépris de la mort, l'auteur fait une réserve : « J'entends parler de ce mépris de la mort que les païens se vantent de tirer de leurs propres forces, sans l'espérance d'une meilleure vie. » Pourquoi donc avoir évité de parler de ce même sentiment chez les chrétiens? C'est qu'il considère que, visiblement, l'espoir d'une meilleure vie est un motif intéressé suffisant à disqualifier ce mépris de la mort; mais c'est surtout qu'il se donne bien garde, je ne dirai pas d'aborder, mais de toucher, de frôler même, si peu que ce soit, le sujet de la religion.

A ce propos, l'étude des manuscrits sug-

gère une observation des plus significatives. Parmi les pensées que La Rochefoucauld a jetées sur le papier avant 1665 et qu'on peut lire dans le manuscrit autographe, on en remarque cinq ou six[1] de caractère nettement religieux ou qui simplement contiennent le mot Dieu. Dire : Dieu, sans y attacher un sens bien défini, comme on dirait Providence ou Nature ou Fortune, n'engage pas beaucoup et ne passe pas pour être une profession de foi. Or, fait étrange, l'impression de 1665 ne garde plus trace d'aucune de ces pensées ; toutes, elles ont disparu.

Ainsi la maxime 509 des plus intéressantes est de 1663 : « Dieu a permis, pour punir l'homme du péché originel, qu'il se fît un dieu de son amour-propre. » Elle ne figure pas dans l'édition de 1665. De même la maxime

1. Quelques-unes se trouvent en même temps dans les lettres adressées à Mme de Sablé et à Esprit, ce qui a permis de les dater. Toutes ces maximes posthumes ont été tirées du manuscrit autographe de La Rocheguyon et publiées dans l'édition Gilbert.

523 : « Une preuve convaincante que l'homme n'a pas été créé comme il est... » a été supprimée ; et ainsi pour la maxime 505 qui commençait par le mot Dieu, et pour la maxime 666 qui débutait ainsi : « Dieu seul, qui tient tous les cœurs des hommes entre ses mains... » ; elles n'ont pas été publiées.

Une de ces pensées subsiste pourtant à la première édition. Mais on apercevra à quel point elle est transformée, on voudrait presque dire : laïcisée. « Il n'y a que *Dieu* qui sache si un procédé... » dit le manuscrit (M. 170). — « Il n'y a *personne* qui sache... » trouve-t-on dans l'édition. Après 1665 La Rochefoucauld ira plus loin. Le mot Providence ne se lira même plus dans la seconde édition, puisqu'il effacera la maxime 613 qui en traite et peut passer, à la rigueur, pour une réflexion d'esprit religieux.

Ainsi la philosophie de La Rochefoucauld n'est pas chrétienne, et il a délibérément voulu qu'elle ne le fût pas. Est-elle d'un

misanthrope ou d'un pessimiste ? L'un et l'autre ont ce caractère commun que, par une aberration analogue à celles de la vue, ils aperçoivent le mal et rien que lui, le grossissent, l'étendent partout, et ont les yeux fermés à la vision du bien. Mais une différence considérable les sépare.

Le misanthrope est celui qui, ayant constaté que la généralité ou seulement une partie des hommes est mauvaise, en arrive à incriminer et détester l'humanité entière. Tel est le Timon de Lucien. Ou bien celui qui, ayant comparé ce que sont les hommes à ce que, dans son esprit, ils devraient être et pourraient être, leur tient rigueur de la désillusion où s'est abîmé son optimisme primitif. Tel est l'Alceste de Molière. En somme la misanthropie est un sentiment, fait de colère et de rancune. Elle est presque toujours consécutive à une confiance naïve et imprudente en l'humanité. De là les déceptions, les désillusions, les rancœurs. Or La

Rochefoucauld ne hait pas l'homme ; nulle part il ne l'accuse. Que pourrait-il lui reprocher, du moment qu'il ne croit pas même à la possibilité de la vertu ? Peut-on exiger de l'homme l'impossible ? Il n'est donc pas un misanthrope. Au reste, s'il l'avait été, il se fût complu à étaler les vices des hommes, alors qu'il s'est borné à noircir les vertus.

Le pessimisme, lui, n'est pas un sentiment, mais un jugement. Il se peut du reste qu'il soit le produit d'une misanthropie comme refroidie et figée en une rigide philosophie. Le pessimiste pose en principe ou la prédominance du mal sur le bien, ou celle du malheur sur le bonheur ; jamais, semble-t-il, les deux à la fois. Pourquoi cette distinction exclusive ? Les poèmes du pessimiste Alfred de Vigny nous en fournissent l'explication : c'est que le malheur ennoblit l'homme.

« J'aime la majesté des souffrances humaines »,

dit le poète philosophe. On ne peut donner

de l'importance aux misères qui accablent l'humanité, sans la relever par là-même et la glorifier.

Faisons la contre-épreuve. La Rochefoucauld ne considère que le mal moral ; il le voit partout, jusque dans les plus admirables vertus. En revanche, il affirme l'équilibre parfait du bonheur et du malheur. Sur ce point, il n'est pas pessimiste du tout, ce qui lui permet de l'être beaucoup plus sur le sujet des hommes. Il dit en effet : « Toutes les fortunes sont égales, grâce à une certaine compensation de biens et de maux. » (M. 52.) « On n'est jamais si heureux, ni si malheureux qu'on s'imagine. » (M. 49.) « C'est une espèce de bonheur de reconnaître jusqu'à quel point on doit être malheureux. » (M. 570). Ainsi il veut d'une part priver l'homme du droit à la pitié, d'autre part lui enlever la majesté du malheur. C'est là véritable raffinement de pessimiste.

La Rochefoucauld va plus loin encore.

Cette conception de l'équilibre entre les maux et les biens, il la transporte dans le domaine moral, au risque d'attiédir, en apparence du moins, son pessimisme. De même qu'il a dit : « On n'est jamais si heureux, ni si malheureux qu'on s'imagine », il dit aussi : « La nature a prescrit à chaque homme dès sa naissance des bornes pour les vertus et pour les vices. » (M. 189.) Ainsi l'homme ne peut plus songer à s'enorgueillir de la grandeur trompeuse de certains vices.

La Rochefoucauld semble accepter le mal moral avec la résignation d'un fataliste ; il y voit une nécessité de nature. Il ne faut ni gémir ni s'étonner : « Il n'y a point de gens en qui le mal doive surprendre quand on le voit. » (M. 197.) C'est la maxime qui résume avec le plus de force son pessimisme sans colère et sans étonnement, mais relevé d'un hautain mépris pour les laideurs naturelles à l'homme, pessimisme de grand seigneur.

Malgré tout, les maximes laissent percer

un peu d'aigreur contre les hommes, mais sur un point très spécial, qui n'est pas celui qu'on pourrait soupçonner. Qu'il n'y ait que des apparences de vertus voilant bien des vices, que l'amour-propre gâte les sentiments tenus pour nobles, le duc l'accepte sans récriminer, car il ne saurait en être autrement. Mais ce qui lui meut la bile, comme on disait de son temps, c'est l'approbation stupide donnée par le monde à la corruption déguisée : « Il y a des gens qu'on approuve dans le monde, qui n'ont pour tout mérite que les vices qui servent au commerce du monde. » (M. 273.) Il est agacé par la niaise admiration des hommes pour le faux mérite, qui se trouve plus souvent récompensé que le vrai [1], et pour les belles actions, qui ne sont pourtant que l'œuvre du hasard.

Et l'on s'explique qu'il revienne si souvent dans son ouvrage à des sentiments qui n'ont

1. Cf. Maximes 165, 166, 212.

nul rapport avec les vertus, qu'il s'attache avec autant de soin à montrer la part de la fortune dans nos actions que la part du vice. Voilà pourquoi il en veut aux sages de l'antiquité[1]; il lui déplaît qu'on les admire et qu'on les propose comme modèles. Bref ce n'est pas de la corruption des hommes qu'il s'indigne, mais de la niaiserie de leur jugement; et c'est seulement lorsqu'il en parle, que l'on sent transpirer dans ses maximes l'humeur chagrine. Ainsi La Rochefoucauld, sans être misanthrope, a cependant, sur un point très particulier, un sentiment misanthropique : il tient rigueur aux hommes d'un travers dont justement ils peuvent le moins répondre.

Ce qui l'indigne encore, c'est la comédie humaine. Il est fâché que le monde s'y laisse prendre. Il ne montre pas d'animosité contre les hommes qui ne sont pas vertueux, alors

1. Cf. Maximes 209 et 589.

même qu'ils se figurent l'être. Mais il ne peut souffrir les hypocrites et les mimes, ceux qui, sachant leur corruption, s'efforcent à la déguiser sous l'habit de la vertu[1].

Cela est si vrai qu'il oppose une morale à cette malhonnêteté : la morale de l'honnête homme. Dans tout le cours de son livre, c'est le seul cas où il dresse le bien en face du mal : « Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien[2]. » « Les faux honnêtes gens sont ceux qui déguisent la corruption de leur cœur; les vrais honnêtes gens sont ceux qui la connaissent parfaitement et la confessent aux autres[3]. » Cette morale, fondée sur la simplicité et la sincérité, peut se résumer en cette règle admirable : Il faut être vrai. C'était bien là l'idéal de celui que l'on avait surnommé, pendant la Fronde « le camarade la Franchise ».

1. Cf. Maximes 256, 257, 282.
2. Maxime 203.
3. Maxime 202.

Ainsi voit-on que la philosophie de La Rochefoucauld lui est très personnelle. Ce n'est pas une doctrine abstraite et vide de tout sentiment. Ce pessimisme sombre et fataliste, très froid dans son ensemble, s'anime d'irritation contre les niais et les fourbes, et se nuance de sympathie pour les honnêtes gens, deux choses qui sont faiblesses pour un vrai pessimiste. Il est humain, donc imparfait comme toute chose humaine ; et il est vivant, parce qu'il est vécu.

Aussi est-ce dans l'homme qu'il faut en chercher les racines, et par la vie qu'il faut en expliquer le développement.

DEUXIÈME PARTIE

LES ORIGINES DU PESSIMISME DE LA ROCHEFOUCAULD

CHAPITRE II

PRÉDISPOSITIONS DE LA ROCHEFOUCAULD AU PESSIMISME

Issu d'une des plus grandes familles du royaume, le prince de Marsillac, plus tard duc de La Rochefoucauld, appartenait à cette noblesse encore féodale de la première moitié du XVII^e^ siècle, qui précéda l'ère de l'aristocratie disciplinée et domestiquée. Cette noblesse avait conservé des siècles passés son idéal à la fois individualiste et chevaleresque, qui avait eu sa raison d'être en des temps où la puissance royale n'était pas encore affermie. Le chevalier féodal ne devait compter que sur sa vaillance pour défendre son honneur, ses intérêts et ses biens; et le clergé lui avait enseigné qu'il lui fallait encore

mettre au service des faibles la valeur de son bras. Aussi le seigneur ne connaissait-il d'autre loi que celle de l'épée. Cet esprit anarchique eut à lutter contre un adversaire de plus en plus redoutable, le principe monarchique, qui plaçait au-dessus des individus la société représentée par le roi.

Sans nul doute La Rochefoucauld a hérité de cet idéal individualiste et en même temps chevaleresque qu'on retrouve chez ses pairs. Il est un peu, par certains côtés, de la famille de Don Quichotte, mais sans faire sourire, comme le Chevalier errant d'Espagne. C'est un Don Quichotte de France, très sensé, très maître de lui, assez mélancolique, qui a le sens très affiné du ridicule et qui ne craint rien tant que lui. Ils apparaissent tous deux à la même époque, et y apportent des sentiments qui sont déjà d'un autre âge. La société a changé, leur antique idéal chevaleresque y est sans écho : on ne le comprend plus. Tous les deux marquent la transition entre la no-

blesse de chevalerie et la noblesse de cour. l'Espagnol, trop exalté pour voir la réalité, s'achemine vers la folie; le Français la voit avec son esprit sensé et observateur, et aboutit au pessimisme des *Maximes :* « Le livre des *Maximes,* dit très justement M. Bourdeau, pourrait servir d'épitaphe à la féodalité mourante [1]. »

Et La Rochefoucauld arrivait justement à une époque où les aspirations de la vieille noblesse féodale s'exaltaient aux rudes coups de la monarchie grandissante. Déjà elle avait été fort éprouvée dans les guerres de religion; il la voyait blessée à mort par Richelieu et allait assister, sous Mazarin, au douloureux spectacle de son agonie. Il parle dans ses *Mémoires* de « la haine *naturelle* qu'il avait pour l'administration du cardinal de Richelieu [2] ». Deux siècles plus tard, Alfred de

1. Bourdeau. *La Rochefoucauld.*

2. *Mémoires,* p. 39. Les *Mémoires* sont contenus dans le tome II de l'édition Gilbert.

Musset expliquera en partie par les hécatombes des guerres impériales et par le désœuvrement où la jeunesse fut ensuite condamnée, la désespérance des enfants du siècle : « Un sentiment de malaise inexprimable commença donc à fermenter dans tous les jeunes cœurs[1]. » Il n'est pas osé de croire que l'épuisement de la noblesse, perdant le meilleur de son sang aux batailles, aux duels et parfois sur les échafauds ; que l'oisiveté où la força le pouvoir royal, n'ont pas peu contribué à porter au pessimisme cette classe de jeunes gentilshommes, dont La Rochefoucauld était un des plus purs représentants. Il semble bien qu'il y ait eu à cette époque une sorte de « mal du siècle ». Comment expliquer autrement la prodigieuse facilité avec laquelle la doctrine, pessimiste par excellence, de Port-Royal, se répandit dans la noblesse.

Au reste, nous avons la certitude que le

1. Musset. *Confession d'un enfant du siècle* (chap. II).

duc était d'humeur mélancolique. Il le confesse dans son *Portrait*, qu'il composa probablement vers la fin de l'année 1658[1]. Il nous déclare que cette mélancolie est naturelle chez lui, et que les événements ne l'ont pas fait naître, mais seulement augmentée : « Pour parler de mon humeur, je suis mélancolique, et je le suis à un point que, depuis trois ou quatre ans, à peine si l'on m'a vu rire trois ou quatre fois : j'aurais pourtant une mélancolie assez supportable si je n'en avais point d'autre que celle *qui me vient de mon tempérament*. » Et il caractérise ainsi son état : « La plupart du temps, je rêve sans dire un mot. » Cette tristesse rêveuse est peut-être ce qu'entendait le cardinal de Retz, lorsqu'il parlait de « cet air de bonté et de timidité qu'on lui voyait dans la vie civile[2] ».

Le trait le plus intéressant de cette mélancolie de La Rochefoucauld, c'est qu'elle affecte

1. Page 5 et suivantes du tome I.
2. T. I, p. 13.

un certain air romantique. A la manière d'un Werther, d'un René, ou d'un Obermann, sans doute avec plus de discrétion, de dignité et d'élégance, le gentilhomme du temps de Louis XIII paraît se complaire dans sa tristesse ; assurément il s'en pare comme d'un ornement qui lui sied ; cet air de pessimisme le satisfait et il tient à le faire valoir.

Le portrait physique qu'il trace de lui est probant. Après avoir dit qu'il pouvait prétendre en belle tête, il se reconnaît cependant un défaut physique sur lequel il insiste trop pour qu'il lui déplaise : « J'ai quelque chose de chagrin dans la mine. » Quelques lignes plus loin, il parle encore d'un certain « air sombre qu'il a dans le visage » ; il confesse que c'est « un méchant air » et que, quoi qu'il fasse pour se corriger au dedans, il lui en demeurera toujours « de méchantes marques au dehors ».

Ces méchantes marques n'apparaissent guère dans le portrait gravé par Sandoz d'après

l'émail de Petitot. L'admirable figure du grand seigneur nous frappe et nous en impose par une certaine expression de fierté calme, d'orgueil impassible, que lui donnent son front large et d'un modelé si pur, ses sourcils d'une ligne régulière et posée, son nez, légèrement busqué, et d'une forme impeccable. Mais ce grand air de fierté un peu méprisante est tempéré par quelque chose d'infiniment doux répandu et comme fondu sur tout le visage. A le bien regarder, on s'aperçoit, on sent plutôt qu'il y a dans cette douceur une vague mélancolie. Les paupières tombant comme un voile lourd sur les yeux, qu'elles couvrent à demi, font le regard lointain. Aux commissures des lèvres on devine l'ombre d'un sourire, mais d'un sourire qui n'est plus ; entre les sourcils, un pli à peine creusé ajoute à la physionomie un rien d'inquiétude, et cette légère contraction suffit pour corriger ce que le front et les yeux ont de confiant et de juvénile.

Cette douceur mélancolique, cette ombre de déception sur un visage qui semblait fait surtout pour sourire, voilà sans doute ce que le duc appelle, par une exagération voulue, inspirée du reste plus par le sentiment de sa tristesse intime que par la connaissance de son visage : « son air chagrin ».

Si l'on ne peut éviter d'avouer un défaut physique apparent, il n'en est pas de même pour les défauts du caractère. On sait comment se dessine un portrait mondain. La personne qui livre au papier sa confession, met en relief les qualités qu'elle a et les défauts qu'elle n'a pas ; et pour faire passer ce petit éloge de soi-même, et donner des garanties de sa sincérité, elle déclare un ou deux défauts qui n'en sont pas réellement, ou dont elle tire vanité.

La Rochefoucauld, parmi plusieurs nobles qualités, n'avoue qu'un défaut ; mais il semble plutôt s'en glorifier que s'en confesser, tellement il insiste. Ce défaut, c'est sa mélan-

colie : « J'ai de l'esprit, mais un esprit que la mélancolie gâte. » Et encore : « J'ai une si forte application à mon chagrin, que souvent j'exprime assez mal ce que je veux dire. » Il ajoute enfin que dans la conversation il ne dit pas « beaucoup de petites choses pour rire ». Or si ce gentilhomme soulignait ainsi un défaut qu'il avouait lui gâter l'esprit et l'empêcher de joliment parler, défaut qui ne trouvait guère d'indulgence dans une société éprise de bel esprit, c'est qu'il était bien persuadé que cette mélancolie, un peu mystérieuse, lui donnait grand air.

Ce penchant à la tristesse est déjà significatif chez le futur écrivain des *Maximes*. Deux traits essentiels de son âme montrent mieux encore quelle proie facile elle devait être pour le pessimisme : l'orgueil et la sensibilité.

Le duc est dominé par l'orgueil et l'ambition, l'un étant la cause de l'autre. Cet orgueil se lisait sur son visage, si l'on en croit

La Rochefoucauld lui-même : « J'ai quelque chose de fier dans la mine[1] » et il déclare que cela lui donnait un air de mépris. L'orgueil transparaît à chaque ligne du portrait qu'il trace de lui-même, et surtout dans le soin qu'il prend à se poser en homme froid et impassible. Il veut laisser l'impression qu'il est au-dessus des petitesses humaines. Il se vante de n'avoir pas de crainte, même de la mort, d'être peu sensible à la pitié, « qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur et qu'on doit laisser au peuple[2] ». Enfin Mme de Sévigné nous rapporte le souci exagéré qu'il avait de sa considération : « Il ne redoutait rien tant que le ridicule. » De là, sans doute, cette timidité que ses contemporains lui trouvaient et que l'on voit souvent associée à un grand orgueil.

Chez lui, c'est l'orgueil qui a engendré

1. *Portrait*, p. 5.
2. *Id.*, p. 9.

l'ambition. Dans son portrait, il se déclare sans ambition ; mais il est permis de ne pas le croire. Ceux qui l'ont connu expliquent par cette passion sa conduite pendant la Fronde. L'histoire de sa vie leur donne raison. Certaines de ses *Maximes* laissent voir que l'ambition répondait à son idéal de grand seigneur : « La modération est une bassesse de l'âme, comme l'ambition en est l'élévation [1]. » «Les grandes âmes sont celles qui ont de plus grands desseins que les âmes communes », dit-il encore [2].

Ainsi cette ambition est fondée sur l'orgueil, et non sur l'intérêt. Alors s'expliquent certaines contradictions de sa vie, où l'on voit tantôt le plus noble désintéressement, tantôt les apparences de l'égoïsme le plus mesquin. Le duc vise surtout à satisfaire son orgueil ; de là son dévouement à la cause d'Anne d'Autriche contre Richelieu tout-puissant, de

1. Page 151, note 1.
2. Maxime 602.

là son désintéressement à l'avènement de Mazarin ; de là aussi son obstination à demander pour sa femme le tabouret, qui semble être l'objet de ses plus vifs désirs. Lorsque Mme de Motteville dit « qu'il est plus intéressé que tendre [1] », il faut lire que son ambition d'homme orgueilleux dominait en lui, au point d'étouffer toute autre passion. D'après Mme de Sévigné, qui lui avait beaucoup d'amitié, il ignora l'amour passionné. Segrais rapporte de son côté : « La Rochefoucauld disait qu'il n'avait trouvé l'amour que dans les romans ; pour lui, qu'il n'en avait jamais senti. » Tout en faisant la part de l'exagération, on s'explique ainsi sa conduite envers Mme de Longueville [2], et que, par ambition, il l'ait portée à la Fronde, comme l'affirment tant de personnes de l'époque : M. de Nemours, Guy Joly et Monglat, comme

1. *Mémoires*, t. II, chap. XXIX, p. 275.

2. Il serait faux cependant de dire que cette fameuse liaison de La Rochefoucauld avec Mme de Longueville a été dictée par des motifs intéressés.

du reste semble s'en vanter le duc lui-même.

L'orgueil paraît donc bien être dans la nature de La Rochefoucauld le trait dominant. Or rien ne peut causer de plus cruelles souffrances. Cette passion a ceci d'étrange, qu'elle n'est jamais satisfaite, quand même il semblerait qu'elle eût trouvé de quoi se satisfaire. Tous les orgueilleux sont malheureux, et par là menés presque nécessairement au pessimisme. M. Lasserre, dans sa thèse sur les idées romantiques, s'est attaché à nous montrer, par l'exemple de Rousseau et de Senancour, que l'orgueil est la source principale du pessimisme romantique.

Joignons à cela que notre héros était d'une rare sensibilité, et nous pourrons imaginer les souffrances que lui réservait l'existence.

Affiné par une noblesse de vieille date, La Rochefoucauld avait dans son caractère, comme du reste dans sa physionomie, quelque chose de féminin. Il semble avoir été attiré vers les femmes non par la passion (nous

avons vu plus haut ce qu'en disaient ses contemporains), mais par une manière de sympathie qu'elles lui inspiraient. Il se plaisait fort à se trouver en leur société. Sainte-Beuve l'a si bien vu, que, par une malice assez juste, il eut soin de le faire figurer en bonne place dans ses *Portraits de Femmes*.

S'il était timide et comme gêné, ce devait être bien plutôt avec les hommes qu'avec les femmes. Toujours il vécut, pour ainsi dire, à leurs côtés. On ne lui connaît pas un véritable ami ; mais il fut lié d'une parfaite amitié avec M^me^ de Sablé et M^me^ de La Fayette.

Certes, il se défend, dans son portrait, d'avoir la moindre sensibilité ; il s'en défend même trop bien. Serait-ce qu'il se fait illusion sur son sujet ? ou ne cherche-t-il pas plutôt à donner le change ? Peut-être y a-t-il des deux. La Rochefoucauld s'est dessiné un idéal de l'homme et il est sincère en partie lorsqu'il croit s'en rapprocher.

On ne peut douter qu'il ne s'applique à se

composer une figure d'homme fort et rude, de « vir » romain, et qu'il ne s'attribue généreusement les qualités les plus mâles : énergie et maîtrise de soi : « Je suis peu sensible à la pitié »[1]; et il ajoute : « je voudrais ne l'y être point du tout »[1]. Ce regret trahit bien le sentiment intime de La Rochefoucauld : il trace le portrait de l'homme qu'il voudrait être, tout autant que de l'homme qu'il croit être. S'il ne veut pas de la pitié, c'est qu' « elle ne sert qu'à affaiblir le cœur[1] ». Il ne goûte des lectures que celles qui peuvent « fortifier l'âme[2] ».

Tout en approuvant les belles passions, il juge cependant que « dans les inquiétudes qu'elles donnent, il y a quelque chose de contraire à la sévère sagesse[3] ». Si le duc insiste tant sur la virilité de son caractère, c'est qu'il craint qu'on ne le croie pas assez

1. *Portrait*, p. 9.
2. *Id.*, p. 8.
3. *Id.*, p. 11.

facilement ; ou bien alors il n'est pas très sûr lui-même que ce soit vrai, et voudrait bien s'en persuader.

En fait, il ne ressemble pas du tout au modèle qu'il a dessiné. Il est si peu inaccessible à la pitié que, parlant d'une révolte de paysans qu'il eut à réprimer dans son gouvernement du Poitou en 1643, il dit : « Je ne désavoue point que leur misère ne me fît regarder avec pitié leur rébellion[1]. » Il demande à Mazarin le droit de grâce et en use largement. Abandonné dans une escarmouche lors de la première Fronde, il empêche qu'on passe par les armes les soldats qui ont lâché pied.

Enfin en 1674 il écrit à M^lle^ de Scudéry cette phrase, qu'on ne saurait trop admirer : « J'espère que la clémence viendra à la mode et que nous ne verrons plus de malheureux[2]. » Ces traits sont d'autant plus dignes de re-

1. *Apologie*, t. II, p. 459.
2. T. III, lettre 108, p. 217.

marque qu'au XVII^e siècle on n'était guère enclin à la pitié et qu'on parlait (M^me de Sévigné, par exemple) de la bastonnade et de la pendaison comme de simples badinages.

Enfin cette froideur affectée est démentie par tous les témoignages que nous a laissés M^me de Sévigné. Par elle nous savons quelle fut la douleur du duc quand il perdit son fils et sa mère. Nous savons aussi qu'au récit de la mort de Saint-Hilaire, il pleura en admirant sa grandeur d'âme.

Si maintenant l'on pense à son « irrésolution habituelle », dont parle le cardinal de Retz, à sa grande timidité, si l'on ajoute qu'il se déclare « les passions douces et réglées », et que Retz, son ennemi, se plaît à reconnaître « sa douceur, son insinuation, sa facilité de mœurs[1] », on incline à croire que ce « je ne sais quoi », que le cardinal trouve

1. *Portrait de La Rochefoucauld* par Retz. Voir l'édition Gilbert, t. I, p. 13.

à notre gentilhomme, pourrait bien être ce caractère un peu féminisé, mais non efféminé, qui paraît parfois chez les descendants de très vieilles maisons. Aussi, dès maintenant nous pouvons prévoir que sur une âme pareille la souffrance aura une prise facile.

En résumé, La Rochefoucauld, par son naturel mélancolique, montre des dispositions innées pour le pessimisme ; son caractère chevaleresque par atavisme, dominé par l'orgueil aristocratique et l'ambition qui en dérive, féminisé en même temps par cette sensibilité qui se cache et n'en est que plus vive, fait déjà deviner l'empreinte que les événements vont marquer sur sa personnalité.

CHAPITRE III

LA ROCHEFOUCAULD AVANT LA FRONDE

Dire que le gentilhomme fut optimiste, au moment où il parut sur la scène du monde, serait fort exagéré. Mais on peut affirmer que, comme il arrivait enivré de superbes espérances sur sa destinée, il était aussi aveuglé d'illusions sur l'humanité.

Il confesse dans ses *Mémoires* cette juvénile naïveté, lorsque, à propos de la beauté et des charmes de l'esprit de M^lle^ de Hautefort, il écrit : « De moindres raisons auraient suffi pour éblouir un homme qui n'avait jamais rien vu et pour l'entraîner dans un chemin si opposé à sa fortune [1]. » Ces illusions avaient

1. *Mémoires*, t. II, p. 22.

leur source dans cet esprit chevaleresque que nous avons déjà mis en relief.

Ce côté romanesque de son caractère avait été développé par ses lectures. Nous savons par une lettre de Mme de Sévigné[1] qu'il aimait beaucoup les romans. Il serait oiseux de rappeler quels en étaient les sujets et les héros au commencement du siècle. On nous assure qu'il lisait l'*Astrée* au moins une fois l'an. Balzac, faisant allusion à la tentative qu'osa La Rochefoucauld d'enlever la Reine, dit dans une lettre à Bois-Robert : « Ces Messieurs parlent si souvent de l'empire et de la souveraineté des dames, et ont la tête si pleine de romans et d'aventures étranges, qu'ils croient pouvoir faire tout ce qu'on faisait sous le régime d'Amadis. » Du reste, nous allons le voir, notre romanesque chevalier ne cessera de conformer sa conduite à son idéal. Il a fallu à Victor Cousin toute sa

1. T. II, pp. 277-278.

passion pour la cause de M^me^ de Longueville, quand il appelle le duc « le moins chevaleresque des hommes, quoiqu'il affectât toutes les apparences de la plus haute chevalerie ».

Par surcroît, le jeune gentilhomme a le cœur tout gonflé d'un orgueil inné, que développent et fortifient la fierté de porter l'un des plus beaux noms du royaume, l'assurance d'une bravoure de preux et la conscience d'ajouter à un physique agréable de fines qualités d'esprit. Il aspire à de hautes destinées et rêve de jouer un rôle important dans les affaires du royaume.

Or, avant même d'avoir pris part à quelque action que ce fût, le prince de Marsillac, entrant dans le monde, comme il nous dit, après la prise de La Rochelle, âgé seulement de quinze ans, souffre déjà dans son orgueil de noble de ce qu'il appelle l'injuste domination du cardinal de Richelieu : « Tous les grands du royaume, qui se voyaient abattus, croyaient avoir passé de la liberté à la servi-

tude [1] » ; et il ajoute : « J'avais été nourri dans ces sentiments. » Avant d'avoir été mêlé à la vie publique, l'adolescent est déjà indigné par « tant de sang répandu et tant de fortunes renversées ».

Enfermé à la Bastille en 1637 pour une incartade de jeunesse, il y est frappé « par l'image affreuse de la domination du cardinal » [2] : « J'y vis, dit-il, un nombre infini de gens de toutes conditions et de tous sexes, malheureux et persécutés par une longue et cruelle prison ; la vue de tant d'objets pitoyables augmenta encore la haine *naturelle* que j'avais pour l'administration du cardinal de Richelieu [3]. » Assurément son âme sensible et son imagination exaltée d'homme à peine sorti de l'adolescence durent en recevoir une impression profonde et ineffaçable. Comme ses pairs, il se sent bridé par la main

1. *Mémoires*, p. 20.
2. *Id.*, p. 38.
3. *Id.*, p. 39.

brutale du cardinal et voit ses rêves évanouis avant d'avoir rien essayé pour les réaliser.

C'est à ce même moment que sa liaison d'amitié avec M^lle de Hautefort et M^lle de Chemerault, amies de la Reine, lui attirent l'aversion du roi et du cardinal[1].

De cet instant commence pour lui « une longue suite de disgrâces dont sa vie a été agitée »[2]. En 1635 il prend part à la guerre contre l'Espagne. A son retour, en jeune homme qui ne sait pas faire taire sa franchise, il parle trop librement de fautes commises pendant la campagne ; et il est chassé de la cour avec ses camarades, qu'il avait sans doute compromis. Une vingtaine d'années plus tard, il écrira dans ses *Mémoires :* « Je leur portai malheur, car nous fûmes tous chassés[3]. » Il sera alors persuadé qu'il a été poursuivi par une étrange fatalité dont ses

1. *Mémoires*, p. 21.
2. *Id.*, p. 22.
3. *Id.*, p. 23.

compagnons d'armes ont subi le contre-coup.

Dans son exil, il fait la connaissance de Mme de Chevreuse, qui va jouer dans sa vie un rôle si fâcheux : « Mme de Chevreuse, dit-il, fut plongée dans des disgrâces qui l'ont accompagnée pendant dix ou douze ans et qui ont causé les miennes particulières par un enchaînement d'accidents que je n'ai pu éviter [1]. » Une fois de plus on surprend ce curieux fatalisme que nous avons noté dans les *Maximes*, où reviennent si souvent les termes de fortune et de destinée, et où il insiste sur le néant de la volonté dans nos actions et nos succès.

A la mort de Richelieu, les rêves les plus magnifiques sont permis à La Rochefoucauld ; et ils semblent fort devoir se réaliser. Il pouvait en effet tout espérer de la Reine, eu égard aux sacrifices qu'il lui avait consentis.

1. *Mémoires*, p. 32.

Il l'avoue avec quelque naïveté : « Il y avait dix ans que la Reine me tenait particulièrement pour son serviteur et six ou sept ans qu'elle me nommait publiquement son martyr[1]. » Il déclare qu'il lui sacrifia sa fortune, sa liberté et même sa vie. Aussi est-il de la part de la Reine l'objet de louanges de toutes sortes : « Je lui paraissais au-dessus de tout ce qu'il y avait de charges et de dignités ; et on eût dit qu'elle ne souhaitait une extraordinaire puissance que pour m'élever à d'extraordinaires grandeurs[2]. »

Il a donc pleine confiance et dans les promesses de la Reine et dans la justice qui est due à son mérite personnel : « Si un homme, nous dit-il ingénument, à demi persuadé par le propre mérite de ses actions, fut achevé de l'être par des assurances où il ne voyait rien qu'on pût bien croire de la gratitude et

1. *Apologie de M. le prince de Marsillac,* composée par La Rochefoucauld peu de temps après 1649. Edition Gilbert, t. II, p. 441.

2. *Apologie,* p. 442.

de l'équité d'une grande reine, il n'y a pas grand sujet de s'en étonner[1]. »

Au reste, ce qui justifie dans une large mesure les prétentions de La Rochefoucauld, c'est que plusieurs de ses contemporains le croyaient réservé aux charges les plus élevées. Le public, nous apprend Mme de Motteville, était persuadé « qu'il était destiné à ce qui pouvait être de plus grand et de plus éclatant[2] ». Elle-même pense de lui que « son mérite extraordinaire le destinait à faire une grande figure dans le monde ».

A la mort du roi, il semble que la Reine et le cardinal de Mazarin se fassent un jeu de soutenir et d'accroître les ambitions du duc. Elle voulut que le cardinal et lui « fissent amitié » et qu'il en « fît les lois[3] ». Celui-ci, ajoute La Rochefoucauld, « feignit de me considérer extrêmement lui-même et de me vou-

1. *Apologie*, p. 443.
2. *Mémoires de Mme de Motteville*, t. I, chap. v, p. 104.
3. *Apologie*, p. 444.

loir admettre à ses plus importantes délibérations[1] ».

Ainsi le duc se voit sur le point de jouer un rôle considérable et d'atteindre au faîte des honneurs. Hélas ! Après s'être élevé si haut, porté par son rêve, il va, d'échelon en échelon, lentement, descendre jusqu'à la dernière et la plus humble de ces belles espérances, sans pouvoir jamais s'arrêter à aucune d'elles.

La Reine lui a promis successivement la charge de Grand Écuyer, puis celle de Général des galères, le gouvernement du Hâvre-de-Grâce. De tout cela, elle ne lui accorde rien et ne lui laisse plus espérer que des charges modestes : « On me réduisit tout à coup aux simples espérances des choses communes qui pourraient vaquer, encore à condition que je fusse agréable quand elles vaqueraient[2]. » Il s'aperçoit alors qu'on ne cherche qu'à l' « amu-

1. *Apologie*, p. 446.
2. *Id.*, p. 447.

ser[1] ». Quelle amère constatation pour le jeune gentilhomme de se voir ainsi le jouet de la duplicité de la Reine, dont il s'était fait autrefois le chevalier dévoué ! A quelles chagrines méditations il dut s'abandonner sur l'inutilité d'un généreux, mais trop naïf désintéressement !

Malgré tout, l'espoir ne s'éteint pas encore en son âme ambitieuse, entretenu savamment par la cour, comme si elle voulait prolonger cette dure épreuve. Après la cabale des Importants, on lui a fait savoir « qu'il allait être mieux à la cour qu'il n'aurait jamais été[2] ». Une nouvelle déception suit cette nouvelle espérance. Plusieurs fois, dit-il, sa patience fut tentée de se rebuter[1]. Mais il se retient encore à quelques raisons d'espérer, qui se dérobent à leur tour. On fait à un étranger l'octroi des charges de M. de Tournon, son parent cependant, qui n'a laissé ni enfants,

1. *Mémoires*, p. 77.
2. *Apologie*, p. 448.

ni frères. La Rochefoucauld songe alors avec mélancolie qu'il aurait « difficilement les dépouilles des étrangers, puisque celle des siens lui était refusée »[1].

Toujours fidèle à son idéal chevaleresque, il refuse à la Reine de cesser tout commerce avec Mme de Chevreuse ; car il aime mieux risquer de déplaire à la puissante souveraine que de faillir aux devoirs de l'amitié. Ce désintéressement devait être encore pour lui une cause de chagrin. Il dit avec tristesse dans ses *Mémoires* : « Je ne trouvai dans la suite guère plus de reconnaissance (du côté de Mme de Chevreuse) pour m'être perdu cette seconde fois afin de demeurer son ami, que je n'en venais de trouver dans la Reine[2]. » Enfin, étant lié d'amitié avec Montrésor, à qui il a donné des preuves manifestes de l'attachement le plus dévoué, il lui arrive de l'offenser, par la faute d'une trop grande délica-

1. *Apologie*, p. 449.
2. *Mémoires*, p. 90.

tesse : « Je connus bientôt, dit-il, que sa reconnaissance serait pareille à celle de la Reine et de M^me^ de Chevreuse[1]. »

Ainsi, à cette date de 1643, il a eu trois amis, pour qui il a montré un dévouement bien au-dessus de ce qu'ils pouvaient exiger de lui, la Reine, M^me^ de Chevreuse et Montrésor. Maintenant il ne connaît plus que trois ingrats. Ceux dont il pouvait escompter le plus grand bien, l'ont trahi, abandonné. Il serait hasardeux de prétendre que l'idée des *Maximes* sur la reconnaissance impossible à l'homme est déjà formulée en son esprit ; assurément elle y est en germe, sans que peut-être il en ait la nette conscience. Tout ce qu'on peut discerner en lui pour l'instant, c'est de la déception et du dégoût.

Le duc n'a ainsi connu dans sa jeunesse que des sujets d'amertume. Il dit à ce pro-

1. *Mémoires*, p. 93.

pos : « Ma fortune était désagréable ; et je portais impatiemment la perte de tant d'espérances... Tant d'inutilités et tant de dégoûts (me donnèrent) enfin d'autres pensées[1]. » — « Les plaintes du prince de Marsillac furent grandes[2] » dit aussi Mme de Motteville. Ces inutilités, ce sont ses dévoûments, ces dégoûts viennent des hommes, des amis eux-mêmes. A trente ans, il est douloureusement atteint dans son orgueil et heurté dans son idéal chevaleresque. Il voit brisées ses espérances de fortune, dissipées ses illusions sur les hommes.

Las des déconvenues de l'ambition, il songe à la guerre comme à la meilleure consolation qui soit pour un gentilhomme : la Reine lui refuse tout emploi militaire. Se voyant interdire l'accès à la gloire des armes, le duc « cherche alors des voies périlleuses pour témoigner son ressentiment à la Reine

1. *Mémoires*, p. 94.
2. *Mémoires de Mme de Motteville*, t. I, p. 109.

et au cardinal Mazarin[1] ». Cette voie périlleuse, il la trouve dans une liaison, à la fois sentimentale et politique avec Mme de Longueville, « joignant ainsi, dit Mme de Motteville, les sentiments du cœur à la considération de sa grandeur et de sa fortune[2] ».

Cependant il ne peut encore se décider à rompre avec la Cour, pour laquelle il a malgré tout et aura toujours, même rebelle, une sorte d'attachement. Il ne faudra rien moins, pour l'y déterminer, que cette lamentable affaire du tabouret[3], qui mit à une si pénible épreuve l'orgueil de La Rochefoucauld. La Reine lui a promis de tout temps de « donner à sa maison les mêmes avantages qu'on accordait à celle de Rohan, etc.[4] ». Cette faveur ne pouvait coûter beaucoup à la

1. *Mémoires*, p. 94.

2. *Mémoires de Mme de Motteville*, t. I, p. 334.

3. La Rochefoucauld demandait pour sa femme le tabouret, c'est-à-dire le privilège d'être assise en présence de la Reine, quand celle-ci tenait son cercle. (Édit. Gilbert, t. II, p. 105.)

4. *Mémoires*, p. 104.

Reine et eût suffi à contenter le duc : « Je me voyais si éloigné des grâces solides que je m'étais arrêté à celle-là [1]. » Mazarin lui a fait des promesses : « Il s'engagea distinctement à me faire précéder tous les prétendants au tabouret [2]. » Et le duc, sûr de voir aboutir une requête qu'il croit légitime, se met en devoir, pour plaire au cardinal, de pacifier le Poitou. Il s'en acquitte à son honneur. Comme ce service semble bien vu de la Cour, il demande de « récompenser » le gouvernement de Niort vacant, c'est-à-dire d'en être pourvu en payant le prix. On le donne à un autre, sans même, nous dit-il, qu'on lui ait fait réponse : « Je reçus avec amertume des marques certaines de la bonne volonté qu'on avait pour moi [3]. »

Cependant « avec tout cela, il ne pouvait encore m'entrer dans l'esprit que le cardinal

1. *Mémoires*, p. 105.
2. *Apologie*, p. 458.
3. *Id.*, p. 461.

osât me manquer pour ce tabouret[1] ». Mais il entend dire qu'il est question de l'accorder à la comtesse de Fleix. Il écrit aussitôt à Mazarin pour lui rappeler sa promesse du tabouret, « la chose du monde qui me touche le plus[2] ». Dans une lettre adressée au comte de Chavigny, il ne parle d'autre chose que de ce tabouret, tellement cette affaire lui tient à cœur[3]. Le duc s'empresse d'aller à Paris : il y apprend que ce fameux tabouret qu'il briguait avec tant de ferveur a été donné, suivi de six ou sept autres, et qu'ainsi « il ne doit plus espérer de justice[4] ».

Voilà donc comment La Rochefoucauld se trouvait payé de son dévouement à la Reine, et récompensé d'avoir encouru pour elle la disgrâce de Mazarin. La chute fut d'autant plus douloureuse pour lui, que son rêve l'avait porté plus haut. Elle fut un supplice

1. *Apologie*, p. 465.
2. *Lettres*, t. III, Lettre 48.
3. *Id.*, t. III, lettre 49.
4. *Apologie*, p. 462.

lent, comme si, avec une méchanceté étudiée, elle avait été mesurée et ralentie par ceux qu'il appelait ses persécuteurs. Sur cette pente des honneurs, dont il avait cru un moment toucher le sommet, il avait glissé par saccades, se retenant par moments à chaque raison qu'il avait d'espérer encore ; mais, avec la secrète fureur de sentir ces appuis céder tour à tour, il était descendu toujours plus bas jusqu'à ce fond où, toute espérance morte, il ne pouvait se sauver du découragement que par la révolte.

Poussé par le dépit et la rancune, La Rochefoucauld se jette en désespéré dans la Fronde. Il vient d'apprendre par Mme de Longueville tout le plan de la guerre civile, et il semble trouver, à y participer, une farouche consolation. « Je me vis en état de faire sentir à la Reine et à Mazarin qu'il leur eût été utile de m'avoir ménagé [1]. » Il se fait rebelle

1. *Mémoires*, p. 107.

pour montrer qu'il faut compter avec lui, et qu'il peut être, quand il veut, redoutable. C'est son orgueil qui lui commande de tirer l'épée contre la Cour.

CHAPITRE IV

LA ROCHEFOUCAULD PENDANT LA FRONDE

La Rochefoucauld ne devait pas être plus heureux dans le parti de la révolte. D'abord il est tourmenté par ce sentiment pénible qu'il n'est pas à sa place dans les rangs des rebelles. Ce rôle de transfuge, que sa rancune lui fait jouer, lui donne des remords ; et son plus vif désir est de pouvoir revenir dans le camp de ceux qu'il a conscience d'avoir trahis. Ainsi en témoignent tous les efforts qu'il va tenter, pour se rapprocher de la Cour, après qu'il croira s'être assez vengé et l'avoir assez intimidée.

Et puis il hait les Frondeurs, M^me^ de Motteville nous l'assure[1]. Que La Rochefoucauld

1. *Mémoires*, t. III, chap. XLIII, p. 330.

ait si longtemps tardé à se tourner contre Mazarin, montre assez combien il lui répugnait d'entrer dans le parti des intrigants et des cabaleurs. Du reste il n'écrit son *Apologie* en 1649 que pour faire excuser sa révolte, en énumérant tous ses griefs contre la Cour : « De garantir le cardinal de Mazarin de la peine due à ses forfaits..., je ne sais quel raisonnement, ni quelle morale exigerait cela de moi, *quand je le pourrais*[1]. » Ces derniers mots sont suggestifs. Le duc ne pouvait pas ne pas entrer dans le parti de la Fronde ; il y était engagé comme fatalement par sa passion de vengeance. Déjà se trahit cette conviction que contre les passions la volonté est impuissante.

Le défaut d'enthousiasme ne l'empêche pas de se battre avec bravoure ; à une sortie de Paris, il reçoit une blessure à bout touchant.

Sans doute, à la paix, va-t-il avoir de belles

1. *Apologie*, p. 441.

compensations. Condé et Mme de Longueville viennent enfin d'obtenir pour lui de Mazarin le fameux tabouret et le carrosse. Grande est sa joie ; car « ces avantages le mettaient au-dessus des ducs et des princes, quoiqu'il ne fût ni l'un ni l'autre... Mais il était assez grand seigneur et avait assez de considération dans le monde pour pouvoir soutenir une folle chimère » dit Mme de Motteville [1]. Le voici donc au comble de ses vœux et revanché des humiliations passées. Mais ce bonheur fut court et chèrement payé. Car, en même temps qu'il accordait ces avantages à La Rochefoucauld, Mazarin suscitait une assemblée de noblesse qui les révoqua. Ce fut un échec d'autant plus mortifiant pour lui, que ses espérances étaient plus fondées ; c'est à ce moment qu'il laisse éclater son ressentiment dans son *Apologie* de 1649, qui est une œuvre de violente polémique contre Mazarin.

1. *Mémoires*, t. III, pp. 54 et 55.

De nouveau, il se lance dans la Fronde avec plus de vigueur que jamais. Il prépare activement la résistance et soulève Bordeaux. Le 8 février 1650, il apprend la mort de son père ; et quelques mois après, enfermé dans Bordeaux assiégé, il reçoit la nouvelle que son château de Verteuil a été rasé par ordre de la Cour, et qu'on pille ses terres, cependant que sa femme et ses enfants sont laissés sans retraite.

Une troisième guerre civile éclate, où le duc est entraîné malgré son désir de la paix et le dégoût que lui inspirent ces luttes stériles. Il dit lui-même qu' « il était obligé de suivre les sentiments de M^me^ de Longueville et que ce qu'il pouvait faire était d'essayer de lui faire désirer la paix[1] ». M^me^ de Motteville écrit aussi : « Le duc de la Rochefoucauld, à ce qu'il m'a conté depuis, souhaitait la paix, parce qu'il avait senti les

1. *Mémoires*, p. 260.

malheurs de la guerre civile et que sa maison rasée lui faisait haïr ce qu'il avait éprouvé lui avoir été si dommageable. » Une fois de plus, il est engagé par une triste fatalité dans une affaire qui lui sera funeste.

Après la bataille de Bléneau, Condé négocie avec la Cour. Dans le projet se trouvent des clauses excellentes pour le duc (1652). On lit dans les propositions de paix « qu'on accorde à M. de La Rochefoucauld le brevet qu'il demande (toujours le tabouret) et six-vingt mille écus pour traiter du gouvernement de Xaintonge et d'Angoumois... ou de tel autre qu'il voudra[1] ». Le duc, qui brûle toujours pour ce tabouret, revient à l'espoir. Mais les négociations pour la paix sont, hélas ! rompues ; et la cause en est, il le dira dans ses *Mémoires*, que tout le monde suit ses intérêts et les trouve du côté de la guerre. Après cette nouvelle déception, il va de-

1. *Mémoires*, p. 383.

rechef tirer l'épée, mais sans aucun enthousiasme, par fidélité à son parti.

A voir cette répugnance à continuer la guerre, on dirait qu'il a le pressentiment de toutes les souffrances et morales et physiques que lui réserve le destin, les plus cruelles, nous allons voir, qu'il ait jamais éprouvées.

Il apprend en effet la trahison de M^me^ de Longueville, à qui l'attachait la plus tendre affection ; et il en est torturé, moins encore dans son amour que dans son orgueil et dans sa passion ambitieuse. On peut juger de la gravité de la blessure au temps qu'elle mit à se cicatriser, car son ressentiment a duré autant que sa vie. De toutes ses déceptions, et Dieu sait si elles furent nombreuses, ce fut en effet la dernière et la plus cruelle.

Avant la trahison, il voyait en cette princesse l'amie en qui il avait placé toute sa confiance, à qui il avait lié sa fortune ; et il était convaincu que le dévouement de cette femme à son égard était dans la mesure de

tous les services qu'il lui avait rendus, de toutes les souffrances que pour elle il avait endurées. Avec la trahison de sa grande amie, voici qu'autour de lui tout s'écroulait. Mme de Motteville nous dit combien fut profonde la douleur du duc : « Les charmes de Mme de Longueville, qui avaient fait toute sa joie, faisaient alors son désespoir... Il la soupçonnait d'avoir voulu plaire au duc de Nemours et ce soupçon lui causait de grandes angoisses... Il crut qu'elle avait abandonné le soin de sa fortune, qu'il considérait autant que celle qu'il aimait[1] » ; et encore : « Il ne faut donc pas s'étonner s'il fut sensible à tant de grandes choses et si l'inconstance lui parut un crime le plus énorme que l'on puisse commettre... il le sentit aussi avec trop d'excès[2]. »

A cette grande douleur d'autres viennent s'ajouter. Dans l'affaire du faubourg Saint-

1. *Mémoires*, t. III, chap. XLVII, p. 472.
2. *Id.*, t. III, chap. XLVII, p. 472.

Antoine, le duc, qui s'est battu comme un lion, reçoit en plein visage une mousquetade qui le rend presque aveugle.

Le Roi, dès sa rentrée à Paris, accorde l'amnistie aux Frondeurs. La Rochefoucauld, par fierté, refuse d'en bénéficier, jugeant que son devoir de gentilhomme est de suivre jusqu'au bout la malheureuse fortune de Condé. A ce moment sa situation devient lamentable ; et les lettres qu'il dicte sont d'une tristesse digne de pitié, mais aussi d'une noblesse qui commande l'admiration.

Après son refus de profiter de l'amnistie, le duc a demandé à rester à Paris, car il a une taie qui se forme sur l'œil ; et, de l'avis même des oculistes, « il perdrait les yeux, s'il se mettait présentement en campagne[1] ». Gourville[2], qui s'exprime ainsi dans une lettre à Lenet[3], dit encore dans une autre

1. Édition Gilbert, t. III, p. 111.
2. Maître d'hôtel, puis secrétaire de La Rochefoucauld.
3. Ami du duc.

lettre : « Il y a quelque temps que la Reine dit qu'il lui faisait pitié [1]. » Il nous apprend la conduite superbe de La Rochefoucauld : « (A ceux qui proposent l'amnistie) Monseigneur répond toujours que rien au monde ne peut lui faire faire un pas contre ce qu'il doit, que si l'on veut qu'il aille trouver Monsieur le Prince, il le fera plutôt que d'accepter l'amnistie, dût-il perdre les yeux et même la vie [2]. »

Mais voici que le duc est informé qu'on veut le faire arrêter. Il doit partir pour Bagneux, à quelques kilomètres de Paris. Le lendemain de ce voyage, il écrit à Lenet (11 novembre 1652) une lettre admirable par sa simplicité et sa noblesse : « On me chassa hier de Paris et je ne sais pour combien de temps j'aurai sûreté ici ; l'état où je suis est assez embarrassant. Je cours risque d'être mis à la Bastille, si je demeure à Paris et d'être

1. Édition Gilbert, t. III, p. 111.
2. T. III, p. 111.

aveugle si j'en pars. Avec tout cela je ferai mon devoir jusqu'au bout[1]. »

Comme si ce n'était pas assez de cette grave inquiétude, le duc s'émeut de certains bruits calomnieux qui courent sur son compte. De Bordeaux, on l'accuse d'avoir trahi Condé en agissant pour la paix avec l'abbé Foucquet en dehors du prince. Cette injustice le préoccupe fortement; car il se défend dans une lettre à Lenet (13 août 1652)[2], où il prend soin d'établir avec précision les faits tels qu'ils se sont produits. Il y revient encore dans plusieurs lettres[3]. Il se plaint « qu'on prenne tant de peine à dire des choses fausses (de lui)... car enfin cela ennuie »; et plus loin : « Adieu. Je voudrais bien que tout cela fût fini[4]. »

On admire que le duc ait eu un pareil souci de sa réputation à un moment où le

1. T. III, pp. 113 et 114.
2. T. III, p. 98.
3. Lettres 36 et 40, pp. 101 et 112.
4. Lettre 41, p. 113.

torturaient toujours davantage ses souffrances physiques et l'angoisse de devenir aveugle. On n'a pas tenu la parole qu'on lui avait donnée, et il est contraint de quitter Bagneux pour rejoindre le Prince. « La cataracte augmente de jour en jour et sa vue diminue continuellement[1]. » Une lettre surtout de M^me^ de La Rochefoucauld à Lenet (29 novembre 1652)[2] nous donne des détails émouvants sur la navrante situation de son mari. Elle nous montre le malheureux presque aveugle, portant « plus de coiffes et de bonnets que les vieilles n'en portent », menacé « par la moindre matinée de brouillard » de perdre entièrement la vue, traqué par la police de Mazarin, obligé de se cacher, et passant une nuit « aux champs, sans se coucher, pour être plus tôt à se sauver ».

On imagine quelles purent être en pareil moment ses réflexions. On en trouve la trace

1. Lettre 42, p. 115.
2. Lettre 18 de l'Appendice, p. 268.

dans ces quelques lignes de la duchesse de La Rochefoucauld, qui les écrit huit jours à peine après avoir vu son mari. Il semble que ce soit comme l'écho des plaintes douloureuses qu'il dut confier à sa femme. Elle dit dans une lettre adressée à Lenet : « En vérité, Monsieur, cela est bien extraordinaire, et il faut que votre vertu soit bien épurée, puisque l'acharnement que l'on a contre M. de La Rochefoucauld et son malheur ne vous donne point plus mauvaise opinion de lui [1]. » C'est toute la détresse du pauvre blessé qui s'exprime en cette phrase d'une si amère ironie.

Le duc a donc beaucoup souffert, et de toutes ses souffrances, il n'en est pas une qui n'ait été causée par les hommes. Ses mérites, qui lui faisaient envisager une carrière magnifique, ses dévouements dont il était en droit d'escompter la récompense, ont été, les

1. Lettre 18 de l'Appendice, p. 268.

uns méconnus, les autres oubliés. Plus il a cru pouvoir s'élever, et plus on l'a ravalé. Autant il a eu d'amis, autant il a compté de trahisons.

Aussi La Rochefoucauld ne croit plus à l'homme. C'est lui, aussi bien que sa femme, qui, dans cette lettre du 29 novembre 1652, s'étonne qu'un homme puisse encore lui montrer quelque intérêt, comme si l'humanité entière ne pouvait comprendre que des ennemis acharnés à sa perte : « En vérité, cela est bien extraordinaire..., il faut que votre vertu soit bien épurée. »

CHAPITRE V

LA RETRAITE A VERTEUIL. — LES « MÉMOIRES »

En 1654, à l'âge de quarante et un ans, La Rochefoucauld se retire dans ses terres de Verteuil[1]. Là, dans la solitude, il songe à ce que fut son inutile jeunesse et médite sur la valeur des hommes. Dans le repos bienfaisant du calme Verteuil, la blessure qu'il porte au visage va se cicatriser ; avec beaucoup de soins, il va recouvrer la vue. Mais il souffre aussi d'une blessure intime, qui ne se fermera pas, pour avoir été trop souvent rouverte. Par cette plaie causée par l'homme s'est enfuie la foi en l'homme. La reconnaissance, l'amitié, la pitié, le désintéressement, l'amour, le duc

1. Le château de Verteuil, qui domine la ville sur la Charente (Angoumois), était la maison de plaisance des seigneurs de La Rochefoucauld.

a cessé d'y croire : il a trop pâti d'y avoir cru et de ne les avoir pas trouvés.

Cependant de même qu'avec d'infinies précautions, il soigne ses yeux si éprouvés, il s'applique aussi à adoucir sa souffrance morale : il écrit ses *Mémoires*. Bien loin de vouloir par là envenimer son mal, il y cherche un soulagement : « C'est une espèce de bonheur, dit-il dans une *Maxime*, de connaître jusqu'à quel point on doit être malheureux[1] ; » à plus forte raison de connaître jusqu'à quel point on a pu l'être.

Mais surtout il sent s'éteindre doucement ses rancunes. A voir se démener sur le fond du souvenir tous ces personnages, en une mêlée à la fois grotesque et tragique, à démêler de son esprit pénétrant tous les fils qui les firent mouvoir et s'entrechoquer, il songe que tous ces fantoches se valent par leur nature mauvaise. S'il a souffert surtout de

1. *Mémoires*, 570.

certaines personnes, c'est que la fatalité, obéissant à quelque mystérieux dessein, les a placées sur son chemin, et que le rôle qu'elles jouaient dans la société les portait plus que d'autres à lui nuire. Enfin il constate, en suivant le fil du souvenir, que chacun agit pour soi et n'écoute que la voix de l'intérêt ; et il pense que c'est là une nécessité inéluctable de la nature humaine. Ainsi La Rochefoucauld eût pu être misanthrope, mais son bon sens d'homme du XVII^e^ siècle, joint à sa faculté d'observation et à son fatalisme, en fait un pessimiste.

C'est à Verteuil, c'est-à-dire entre les années 1654 et 1659 qu'il compose ses *Mémoires* sur la Régence (1643-1652), précisément la période où il fut le plus mêlé aux hommes. Ce n'est qu'en 1659, à son retour à Paris, qu'il relatera les événements des dernières années de Richelieu. Ainsi dès 1654 il rappelle ses souvenirs, note toutes les observations que lui ont suggérées les personnages qu'il a

connus et qui ont joué un rôle dans les luttes de la Fronde ; et il les rédige avec un scrupule d'historien. Ce travail le fait réfléchir sur les hommes en général et le conduit à les juger. Si l'on songe que c'est immédiatement après cette période d'analyse et de méditation qu'il va écrire ses *Maximes*, on peut affirmer sans crainte que ces quelques années de retraite auront une grande influence sur son système pessimiste.

Quelle était donc cette société de la Fronde, pour que la désillusion de La Rochefoucauld eût été si profonde ? Était-elle vraiment en opposition avec son idéal chevaleresque ? Ne l'aurait-il pas défigurée plutôt, en la voyant à travers la douleur, si habile à déformer la réalité ?

Les Mémoires du temps nous montrent cette société sous un jour bien peu favorable ; et, chose curieuse, ils paraissent plus pessimistes que ceux du châtelain de Verteuil.

M^me^ de Motteville juge ainsi son époque :

« La corruption des hommes est telle que, pour les faire vivre selon la raison il ne faut pas les traiter raisonnablement[1] » : « Ce mal (de l'ambition) leur donne un continuel dégoût pour les meilleures choses ; ils sont incapables de connaître la vertu et de suivre ses maximes[2] ». « Le désir de la faveur est une chaîne invisible qui attache tous les hommes à la personne des rois, les uns par inclination, les autres par intérêt[3]. »

Prenons les *Mémoires* de Vineuil, qu'on attribua longtemps à La Rochefoucauld, sans doute à cause du pessimisme qui y paraît. Il prétend qu'il est presque impossible d'écrire les événements passés, « parce que ceux qui les ont causés, ayant agi par de mauvais principes, ont pris soin d'en dérober la connaissance, de peur que la postérité ne leur imputât d'avoir dévoué à leurs intérêts la félicité de

1. *Mémoires*, t. II, chap. XXII, p. 79.
2. *Id.*, t. I, chap. V, p. 100.
3. *Id.*, t. I, chap. XVII, p. 373.

leur patrie[1] ». Comme La Rochefoucauld, il remarque que les vices se déguisent sous des apparences de vertus. Le parti des gens mal-intentionnés pour la paix, dit-il, « brillait davantage parce qu'il déguisait sa haine et son ambition du nom de bien et de la sûreté publique[2] ». Il s'indigne qu'il y ait si peu de gens « qui se garantissent des charmes de l'intérêt[3] ».

Ainsi ces deux chroniqueurs dépassent le pessimisme des *Mémoires* de La Rochefoucauld et atteignent presque à celui de ses *Maximes*. De vrai, l'impression qui se dégage de l'histoire de la Fronde, c'est que tous ces brillants gentilshommes ne visent qu'à s'agrandir les uns aux dépens des autres, ne songent qu'à se trahir mutuellement, dans un tourbillon d'intrigues, au milieu de la désolation du pays.

1. Ces *Mémoires* se trouvent dans l'édition Gilbert, t. II, p. 501.
2. P. 534.
3. P. 541.

Celui qui allait bientôt écrire les *Maximes* avait l'esprit trop attentif, trop scrutateur pour ne pas apercevoir cette corruption, autant et mieux que les chroniqueurs de son temps. Dès son entrée dans le monde, il s'était appliqué à observer : « Je commençai à remarquer avec quelque attention ce que je voyais[1]. » Cette faculté d'observation lui permit de mesurer toute la distance qui séparait ses trop brillantes illusions de la terne réalité. Quelles furent donc avant 1659 les remarques de La Rochefoucauld sur la société de son temps et les réflexions générales qu'elle lui suggéra ? Ses *Mémoires* vont nous l'apprendre. Ils pourront nous renseigner à la fois sur deux points intéressants : nous saurons d'abord ce que, durant ces années dont il écrit l'histoire, il a pensé des hommes, ensuite ce qu'il en pense au moment même où il l'écrit, dans sa retraite de Verteuil.

1. *Mémoires*, p. 14.

Nous suivrons l'ordre chronologique de la composition de ces *Mémoires* pour mieux saisir s'il y a eu une évolution de sa pensée, et quelle elle fut.

Avant les grands troubles de la Fronde, dès l'année 1649, La Rochefoucauld avait écrit l'*Apologie du Prince de Marsillac*, diatribe violente contre Mazarin, et où éclate toute l'exaspération de sa rancune. Ce pamphlet, étant une attaque contre un homme, ne présente d'autre intérêt pour nous que de servir de terme de comparaison avec les *Mémoires*. Déjà cependant nous y sentons percer le pessimisme, dans la phrase qui commence ainsi : « Comme l'injustice n'est que trop féconde...[1] ». C'est l'unique réflexion de toute l'*Apologie* qui ait un caractère général.

Les *Mémoires* sont rédigés sur un ton tout différent. On n'y découvre aucune violence ;

1. *Apologie*, p. 447.

il n'y paraît nul sentiment de haine, nul désir de vengeance. Et bien déçu serait le lecteur, s'il s'attendait à y trouver de la misanthropie. Le convalescent de Verteuil ne songe ni à attaquer, ni même à se défendre : il prétend faire œuvre d'historien et s'étudie à rester impartial. Ce scrupule apparaît clairement dans un passage relatif au traité d'Espagne : « La manière qui le fit découvrir est encore douteuse, et, sans m'arrêter aux divers soupçons qu'on a eus de la fidélité ou du secret de ceux qui le savaient, il vaut mieux s'attacher à une opinion innocente, et croire que ce traité fut trouvé dans la malle du courrier d'Espagne, que l'on ouvre presque toujours en passant à Paris[1] ». Cette phrase cèle mal la pensée intime de l'auteur, bien persuadé que là encore il y eut de ces trahisons, comme il en avait tant vu durant sa vie politique.

1. *Mémoires*, p. 45.

Mais cette application à juger froidement et sans parti pris fait mieux sentir le pessimisme latent, involontaire même de ces chroniques sur la Fronde. Le duc, malgré lui et à son insu, impose au lecteur cette double conclusion, qui est au fond la sienne : c'est l'intérêt qui commande les actions humaines ; c'est la fatalité qui combine les événements.

Pour commencer par la partie des *Mémoires* qu'il rédigea tout d'abord, ils révèlent que, déjà en 1651, le duc est arrivé à cette conviction pessimiste de l'égoïsme humain et qu'il sait même l'utiliser, en politique avisé.

Quand à cette époque il dissuade M^me^ de Longueville et le duc de Nemours de continuer la guerre civile, c'est toujours leurs intérêts qu'il leur expose. Il passe rapidement sur ce que la guerre « est funeste à l'État » ; mais il s'arrête à faire valoir à M^me^ de Longueville qu'elle a intérêt à la conservation de

l'Etat[1]; au duc de Nemours, il fait ressortir que « la diminution de l'État causerait aussi nécessairement sa ruine »[2]. Il essaie de persuader le duc de Bouillon et Turenne. Le premier lui paraît irrésolu, « désirant de trouver ses sûretés et ses avantages ». Quant au second, il ne voulait plus être avec Condé, alléguant « qu'il pouvait prendre des liaisons selon ses inclinations et ses intérêts[3] ».

Si déjà en 1651 La Rochefoucauld est persuadé que l'égoïsme régit les rapports des hommes, on peut penser qu'après la Fronde cette conviction se trouve notablement fortifiée. Aussi, lorsque, rédigeant ses *Mémoires*, le duc montre les ressorts qui ont fait agir les héros de la Fronde, c'est toujours l'intérêt qu'il met en lumière. Il nous explique ainsi les mobiles qui incitèrent tant de grands personnages à rompre avec la Cour et à lui faire

1. *Mémoires*, p. 273.
2. *Id.*, p. 274.
3. *Id.*, pp. 278-279.

la guerre : Condé « était poussé... par divers intérêts[1] » ; Mme de Longueville portait son frère à la rébellion, simplement pour avoir prétexte de ne pas retourner chez son mari avec qui elle était brouillée. Le prince de Conti « voulait la guerre parce qu'elle l'éloignait de sa profession qu'il n'aimait pas ». Quant au duc de Nemours, son sentiment belliqueux « lui venait moins de son ambition que de sa jalousie contre M. le Prince ; il ne pouvait souffrir qu'il vît et qu'il aimât Mme de Châtillon[2] ». Et le duc de Bouillon « joignait encore son intérêt particulier à celui du public[3] ».

D'où vinrent les divisions du parti frondeur? C'est encore de conflits d'intérêts. Ainsi La Rochefoucauld note dans ses *Mémoires* qu'à Bordeaux il y avait les riches bourgeois d'un côté et l'Ormée de l'autre ;

1. *Mémoires*, p. 258.
2. *Id.*, p. 259.
3. *Id.*, ibid.

dans le Parlement, la petite Fronde et la grande : « Bien que toutes deux s'accordassent à favoriser les intérêts de M. le Prince, chacune cherchait avec ardeur de s'établir près de lui, à l'exclusion de l'autre. Au commencement l'Ormée avait été unie avec l'une et l'autre Fronde, et s'en était plusieurs fois séparée, selon les divers intérêts qui ont accoutumé de faire agir les gens de cette sorte[1]. »

Qu'est-ce qui provoqua la brouille entre le prince de Conti et Mme de Longueville ? C'est « qu'ils sacrifièrent en tant de rencontres les avantages du parti à leurs passions et à leur aigreur particulière[2] ». D'où sortent tous ces gentilshommes qui ont accordé leur concours à Condé ? Est-ce donc que la cause du Prince leur a paru noble ou juste ? : « Ayant engagé dans son parti grand nombre de personnes de qualité, il (le Prince) avait fait

1. *Mémoires*, p. 350.
2. *Id.*, p. 351.

des traités particuliers avec chacun d'eux, où il s'engageait de n'en point faire avec la Cour, sans les y comprendre[1]. »

En 1652, les Frondeurs entament des négociations pour la paix, cette paix que désirait tant La Rochefoucauld ; mais elles n'aboutissent pas. Sans doute les conditions du Cardinal étaient inacceptables ? Nullement. Sans songer un seul instant aux souffrances et à la misère qui accablaient le pays, aux profits que les Espagnols pouvaient tirer des divisions des Français, les Frondeurs voulurent la continuation de cette guerre néfaste, simplement parce qu'elle favorisait leurs intérêts particuliers. Le duc se plaît à démêler les intérêts de chacun. Celui du cardinal de Retz était, dit-il, d'empêcher la paix, parce que, « étant faite sans sa participation, il demeurait exposé et sans protection[2] ». Il nous apprend que « M. de Chavigny, en suite

1. *Mémoires*, p. 350.
2. *Id.*, pp. 387, 388.

du mauvais succès de sa négociation, aimait mieux que l'affaire se rompît que de la voir faire par d'autres voies que la sienne [1] ». Pour Condé, « ses plus proches parents, ses amis et ses domestiques même approuvaient ce sentiment (de la guerre) pour leur intérêt particulier [2] ». Enfin Mademoiselle désirait la guerre « afin de se venger de la Reine et du Cardinal qui ne voulaient pas qu'elle épousât le Roi [3] ».

Ainsi l'auteur des *Mémoires* explique par l'égoïsme seul la conduite de ses contemporains. Il ne conclut pas du particulier au général, car il ne veut pas dépasser les limites de l'histoire. Trois fois seulement il laisse échapper une réflexion générale. Il nous enseigne « de quelle infidélité de ses amis on est menacé, lorsque la Cour y attache des récompenses et qu'elle fournit le prétexte de

1. *Mémoires*, p. 388.
2. *Id.*, p. 389.
3. *Id.*, p. 399.

rentrer dans son devoir [1] ». A propos de cette Cour qui se forma autour de Condé en 1651 à Saint-Maur : « Le jeu, écrit-il, la chasse, la bonne chère y attiraient un nombre infini de gens incertains qui s'offrent toujours au commencement des partis et qui les trahissent ou les abandonnent d'ordinaire selon leurs craintes ou leurs intérêts [2]. » Ajoutons une réflexion générale sur la tromperie : « On n'est jamais si facile à tromper que quand on songe trop à tromper les autres [3]. » Mais ces trois pensées, fort anodines, sont peu de chose, si l'on songe à toutes les maximes sévères que l'on rencontre au cours des *Mémoires* de Mme de Motteville et de Vineuil.

En outre, La Rochefoucauld s'est rigoureusement abstenu de tout ce qui pouvait être interprété comme un blâme, un regret

1. *Mémoires*, p. 259.
2. *Id.*, p. 271.
3. *Id.*, p. 396.

ou une plainte. Pareille froideur peut surprendre chez un auteur qui eut tant à souffrir des hommes.

La vérité est que le duc est devenu profondément fataliste, comme il apparaît en maint passage de ses *Mémoires*. Il professe même son fatalisme, par cette maxime qu'il a glissée dans le récit des démêlés entre le coadjuteur et le prince de Condé : « ... la fortune règle les événements plus souvent que la conduite des hommes[1] ». Ce principe, il en fait l'application à plusieurs faits particuliers. Ainsi à propos du plan combiné entre Mme de Châtillon, le duc de Nemours et lui, il déclare qu'il aurait réussi, « si la fortune ne s'y fût opposée par divers accidents qu'il fut impossible d'éviter[2] ». Il nous montre Condé poursuivi par une fatalité opiniâtre : « De si grands avantages lui furent souvent inutiles par l'opiniâtreté de sa fortune, qui

1. *Mémoires*, p. 289.
2. *Id.*, p. 392.

s'opposa presque toujours à sa prudence, et il mourut dans le temps que son mérite et le besoin que la Cour avait de lui auraient apparemment surmonté son malheur[1]. »

Dans la seconde partie des *Mémoires* (dans l'ordre chronologique de la composition), ce fatalisme est encore plus marqué. M^me^ de Chevreuse, dit le duc, « a presque toujours porté malheur aux personnes qu'elle a engagées (dans ses desseins)[2] ». De lui-même, il déclare qu'il « porta malheur » à ses compagnons d'armes du siège de Louvain[3]. Il parle enfin « d'un enchaînement d'accidents » qu'il n'a pu éviter[4]. Combien d'autres exemples l'on pourrait encore citer de cette croyance presque superstitieuse en la fatalité !

Il est donc visible qu'un changement est survenu dans l'âme du gentilhomme, entre

1. *Mémoires*, p. 428.
2. *Id.*, p. 5.
3. *Id.*, p. 23.
4. *Id.*, p. 32.

l'*Apologie* de 1648 et les *Mémoires*. Entre ces deux écrits il y a toute la Fronde, il y a l'expérience des hommes et de la vie, qu'il a puisée dans ce tourbillon d'intérêts violents. Le premier est plutôt une œuvre de rancune passionnée, écrite par un ambitieux déçu dans ses espérances ; le second est une œuvre d'analyse froide et sèche, écrite par un désabusé, qui a vu mourir une à une toutes ses illusions sur l'humanité.

Ainsi aux souffrances par les hommes s'est adjointe, pour renforcer le pessimisme de La Rochefoucauld, la connaissance de l'homme, éclairée par l'analyse, mûrie par la méditation. Sa rancœur, comme desséchée par la réflexion, s'est figée en un axiome philosophique : l'intérêt est nécessairement le mobile de toute action et le fondement de toute vertu.

En 1659 le duc quitte Verteuil, ayant terminé ses *Mémoires* sur la Fronde, et va s'établir à Paris. Cette même année, il écrit à

Mme de Sablé, son amie, une lettre qui débute ainsi : « Je vous envoie vos sentences d'aujourd'hui [1]. » A peine sorti de ses méditations sur la tourmente passée, La Rochefoucauld commence à faire des sentences. Il est aisé de prévoir, dès maintenant, que les *Maximes* vont être comme la philosophie des *Mémoires*.

1. T. III. Lettre 49.

TROISIÈME PARTIE

INFLUENCES DE LA SOCIÉTÉ

Si les *Mémoires* laissent prévoir et font comprendre le pessimisme des *Maximes*, ils ne suffisent pas à l'expliquer. De ce que le duc a des idées très peu favorables à la nature humaine, ne s'ensuit pas logiquement tout le système pessimiste des *Maximes*.

Nous avons vu La Rochefoucauld timide et d'humeur renfermée, très attentif à éviter le ridicule et fort soucieux de sa considération; avec cela, d'une politesse raffinée et parfait honnête homme. Comment pourrait-on concevoir, par le seul moyen des *Mémoires*, que ce gentilhomme de goût et de belles manières eût exprimé et répandu par les salons où il fréquentait et savait plaire, les idées les plus audacieuses, les plus déconcertantes qui eussent été depuis longtemps?

Ce serait un contresens d'imaginer ce sei-

gneur mondain d'un siècle mondain, pris subitement du désir romantique de se dresser hautain, en face de l'humanité, pour la calomnier et blasphémer ses vertus.

Assurément de puissantes influences sont intervenues, qui ont, pour ainsi dire, fécondé les *Mémoires*, pour en faire jaillir cette riche floraison de *Maximes*, et sans quoi le duc n'eût jamais été qu'un chroniqueur de la Fronde, moins pessimiste certainement que tout autre chroniqueur contemporain.

Cet agent nouveau, c'est la société du temps. L'étude du caractère et de la vie de La Rochefoucauld a jeté quelques lueurs sur le pessimisme intime et encore confus de l'homme, en d'autres termes sur sa mentalité pessimiste ; l'étude des influences sociales, surtout religieuses et mondaines, montrera comment en est sorti le système philosophique de l'écrivain.

Nous procéderons, en quelque sorte, par une série de cercles concentriques, étudiant

d'abord l'esprit de la société par rapport à l'auteur des *Maximes*, puis resserrant nos observations au cadre plus restreint où il se mouvait, pour en venir enfin au petit groupe de ses intimes. Et ainsi, à mesure que nous nous rapprocherons de La Rochefoucauld, davantage se préciseront la nature et la force des influences subies.

CHAPITRE VI

LE PESSIMISME DANS LA SOCIÉTÉ

Lorsque le duc, son exil terminé, revient s'établir à Paris, il trouve la société profondément transformée. Ce n'est plus l'aristocratie frivole et précieuse, intrigante et batailleuse, qu'il a connue dans les salons de Mme de Rambouillet, et ensuite dans les camps des Frondeurs.

Frappée dans ses aspirations les plus chères, déçue dans ses chimériques ambitions, sans doute aussi assombrie par le spectacle de tant de misères et morales et physiques, elle est devenue pessimiste.

Facilement le jansénisme, la doctrine pessimiste entre toutes, s'est emparé des âmes ; et il procure à leur tristesse l'appui et l'en-

couragement de la religion. Plusieurs personnes de qualité, qui n'ont pas été gagnées à Port-Royal, font d'éclatantes conversions. De coquette, Anne d'Autriche est devenue dévote. Le prince de Conti s'occupe de théologie et écrit *Le traité des devoirs des Grands*, où il expose des théories jusqu'alors inconnues des princes. La princesse de Conti vend ses pierreries pour soulager les pauvres du Berry.

Dans les salons, les conversations ont pris un tour grave : lorsqu'on est las de parler théologie ou philosophie, de disputer sur l'*Augustinus*, on se distrait à fouiller dans les replis du cœur humain ; on fait des portraits et des maximes.

Cet esprit sérieux se reflète dans le domaine des lettres. L'ère galante, héroïque ou burlesque de d'Urfé, de Corneille, de Cyrano, de Scarron est close. De 1659 à 1665, la littérature se fait grave ou mordante, toujours pessimiste. Bossuet prêche le carême au

Louvre en 1662 ; Boileau décoche dès 1660 ses premières satires. Molière écrit en 1659 les *Précieuses ridicules*, *Don Juan* en 1665 ; et son *Misanthrope* va être représenté en 1666. C'est aussi le moment où la plupart des Frondeurs écrivent leurs *Mémoires*. Sermons, satires, comédies, chroniques, c'est toujours le même pessimisme, qui a pour fond la misère morale de l'homme.

Bossuet, Boileau et Molière sont trop connus pour qu'il soit besoin d'insister. Nous avons vu d'autre part ce que Mme de Motteville pense de la corruption humaine. Son sentiment peut se résumer dans cette phrase : « Les vertus et les plus louables qualités des plus excellentes créatures sont mêlées de choses qui leur sont opposées. Tous les hommes participent à cette boue dont ils tirent leur origine[1]. »

Ce qui est moins connu, c'est qu'en 1661

1. *Mémoires*, t. I, chap. xv, p. 337.

paraît un livre de Caillère, *La fortune des gens de qualité* [1], où l'on trouve ce passage : « L'expérience nous apprend qu'il n'est point d'homme absolument désintéressé, et que les plus généreux ne le sont jamais jusqu'au point de faire le bien par la considération de la seule vertu. » Et encore : « Chacun court après l'honneur et le bien. Ce sont les deux grandes roues qui font mouvoir le monde. La plupart des hommes se prennent plus par les apparences que par les réalités. » Ne croirait-on pas lire quelques maximes de La Rochefoucauld ?

En 1664 est réimprimé un livre de François Senault, *De l'usage des passions*. Senault était supérieur de l'Oratoire et ses ouvrages devaient être connus du grand ami de La Rochefoucauld, Jacques Esprit, qui a appartenu à la même congrégation. On lit cette phrase caractéristique : « C'est à la

1. Paris, Loyson, 1661. Exemple emprunté, ainsi que le suivant, à l'ouvrage de M. Dreyfus-Brisach.

crainte que les juges doivent leur intégrité, que les soldats doivent leur courage, que les femmes doivent la chasteté. » Il est intéressant de constater cette similitude d'idées avec La Rochefoucauld. Elle nous enseigne que la conception pessimiste de la nature humaine était répandue à cette époque dans la société à un degré aussi prononcé que chez l'auteur des *Maximes*.

Mais c'est surtout dans le jansénisme que triomphe cette sévérité à l'égard de l'homme. La doctrine des solitaires de Port-Royal est doublement pessimiste. Leur théologie est désespérante, parce qu'elle sacrifie la liberté à la grâce ; leur philosophie est humiliante parce qu'elle établit la corruption humaine et le néant de la volonté. Supprimons l'élément de la grâce et nous avons en gros, et au même degré, le pessimisme de La Rochefoucauld ; car il nie lui aussi la liberté, pour affirmer la souveraineté de ce qu'il appelle la fortune.

Dans le domaine de la morale, il n'y a plus analogie, mais identité presque absolue des idées des jansénistes et de l'auteur des *Maximes*. Pour ceux-là, la nature humaine est foncièrement corrompue depuis le péché originel, et, ce qui nous intéresse par-dessus tout, elle est viciée par l'amour-propre qui se manifeste soit par l'intérêt, soit par l'orgueil.

Remontons à la source même du jansénisme, à l'*Augustinus* publié en 1640. Jansénius y considère que « depuis la chute tout l'homme est infecté et tenu là par lui-même dans une habitude incurable et constante de péché ; que toutes les actions se trouvent autant de péchés, le principe et la source commune étant empoisonnés ». Ce poison c'est l'amour-propre : « Que pouvait-il aimer, après Dieu d'où il tombait, dit-il d'Adam, sinon ce qui s'offrait à lui de plus sublime après Dieu, c'est-à-dire son propre esprit même ? » Dans cet amour « par lequel il sem-

blait vouloir jouir en quelque sorte de lui-même à défaut de Dieu » il a senti son indigence et à été poussé à se précipiter vers les créatures. Et l'évêque d'Ypres ajoute ceci, qui est pour nous capital : « Dans son amour de toutes choses, c'est toujours lui avant tout qu'il chérit ; dans ces jouissances réitérées, c'est toujours de lui-même et avec un reste de noblesse qu'il prétend jouir[1]. » Ne croirait-on pas que cette phrase est empruntée à la maxime[2] développée où La Rochefoucauld nous donne une définition détaillée de l'amour-propre ? « L'amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi... il vit partout, et il vit de tout, il vit de rien... enfin il ne se soucie que d'être, et, pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi. » En tout cas, amitié, amour, pitié, regrets de la perte d'un ami, il ne les explique

1. *Augustinus*, chap. VI. Traité : *De gratia primi hominis et angelorum.*

2. Maxime 563.

pas autrement que ne le ferait un disciple de Jansénius.

Pascal professe naturellement les mêmes idées. Dans la lettre du 17 août 1651 à M. et Mme Périer, il écrit : « Le péché étant arrivé, l'homme a perdu le premier de ses amours (l'amour pour Dieu) ; et l'amour pour soi-même étant resté seul dans cette grande âme capable d'un amour infini, cet amour-propre s'est étendu et débordé dans le vide que l'amour de Dieu a quitté ; et ainsi il s'est aimé seul et toutes choses pour soi, c'est-à-dire infiniment[1]. »

Or cette doctrine janséniste prit une vogue considérable dans le monde aristocratique de La Rochefoucauld. Ce fut, surtout après la Fronde, une véritable fureur. Les conversions se succèdent éclatantes parmi les grands seigneurs et les grandes dames. C'est le prince de Conti, la duchesse de Liancourt,

1. Pascal. Édition Brunschvicg, p. 102.

M^me^ de Longueville, M. de Gibron, gentilhomme du Midi qui entre à Port-Royal comme domestique ; M. de Pontchartran, petit-neveu de Richelieu, qui se fait jardinier des religieuses, etc., etc.

Beaucoup qui ne se convertissent pas, qui même se défendent d'être jansénistes, se font les amis et les protecteurs des solitaires et vont jusqu'à adopter leurs idées. Rancé, abbé de la Trappe, qui ne veut pas être confondu avec eux, partage toutes leurs opinions morales. Dans une lettre écrite à l'abbé Le Roi en 1667, on peut lire des *Pensées* qui sont tout à fait dans le goût des *Maximes* de La Rochefoucauld : « Le cœur de tous les hommes est un champ d'une fécondité surprenante pour les mauvaises choses. L'orgueil y a jeté de profondes racines ; elles s'y trouvent presque partout, quoique souvent elles soient imperceptibles. »

Le jansénisme pénètre dans les salons grâce surtout à M^me^ de Sablé, installée à

Port-Royal même, et à Mme de Sévigné : il est à la mode. Mme de Motteville nous l'affirme : « Cette question dans laquelle il n'y avait personne qui ne prît intérêt pour la satisfaction de sa conscience partageait non seulement les écoles, mais les ruelles et la ville aussi bien que la Cour[1]. »

Ainsi, lorsque le duc arrive à Paris en 1659, il trouve une profonde transformation dans les esprits. La société frivole et tapageuse de la Fronde, assombrie par tant de misères vues et endurées, endoctrinée par le jansénisme, est maintenant livrée aux idées pessimistes, qui vont chaque jour gagner et s'imposer davantage.

La Rochefoucauld fut-il atteint par cette contagion janséniste, toute influence de personne étant mise de côté ? Il est difficile de croire qu'il n'ait pas eu une très forte inclination pour une doctrine qui répondait

1. *Mémoires*, t. I, chap. xv, p. 321.

si entièrement à ses propres idées. Assurément, elle devait exercer sur lui le même charme qu'elle faisait sur tant de personnes de son rang.

Le jansénisme attira à soi les Grands déçus dans leurs ambitions, restés frondeurs quand même et remplis d'orgueil, par ce qu'il avait de pessimiste, de frondeur et de flatteur pour l'orgueil. Après les orages de la guerre civile, il se trouva être le port où vinrent se réfugier les victimes de la tempête : « Nul ne doit être si bon chrétien, ni si bon philosophe qu'un courtisan détrompé », dit très justement M^me^ de Motteville.

Puis pour tous ces grands seigneurs, être du côté de Port-Royal, c'est encore un peu être frondeur. La secte est indépendante et, pour ce fait, mal vue de l'État. M. de Cornuel qui créa le mot : les Importants, appelle aussi les jansénistes « des Importants intellectuels ». L'archevêque M^gr^ de Harlai, chargé d'apporter l'ordre de la dissolution de Port-

Royal, justifie cette mesure, en disant : « Il y entre de la politique » ; il s'y forme « des pelotons contre l'État ».

Mais surtout le jansénisme était la plus vive satisfaction qu'il y eût pour l'orgueil des Grands, le seul moyen pour lui de redresser la tête, après qu'il avait été si rudement courbé par Mazarin. Ainsi M^me^ de Longueville donna dans la dévotion, pour ne pas tomber au-dessous d'elle-même. « Par horreur de la médiocrité, elle raffina dans l'ascétisme comme elle avait fait dans la galanterie et l'intrigue[1]. » Il est fort probable que, pour toutes ces raisons que nous venons de voir, La Rochefoucauld, lui aussi pessimiste, frondeur et orgueilleux, trouva un attrait puissant à la doctrine janséniste, tout au moins à la doctrine morale.

Du reste Port-Royal le considère comme de la maison. Dans l'auteur des *Maximes*,

1. Sainte-Beuve. *Port-Royal*.

c'est surtout au philosophe janséniste qu'il prodiguera ses louanges. Nous en avons pour preuve cette lettre d'un docteur du parti, qui écrit au duc : « On pourrait dire que le chrétien commence où votre philosophie finit[1]. »

Et cependant il ne fut pas à proprement parler un janséniste. Trop indépendant et trop fier pour s'enrégimenter dans une secte, il fut surtout préservé de la contagion religieuse, parce qu'il était assez fin, assez observateur pour discerner que cette ferveur dévote était en grande partie un élan d'orgueil. Il le dit expressément dans une de ses *Maximes :* « L'amour de soi-même... passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre[2]. » Et cela suffisait à le détourner de s'affilier à la secte janséniste.

Mais la raison primordiale est qu'il avait de l'indifférence en matière de religion ; c'était un incrédule. Le soin qu'il prit à éli-

1. Tome I, p. 383 (édition Gilbert).
2. Maxime 563.

miner de ses *Maximes* toute allusion religieuse fait soupçonner qu'il partageait les opinions des libertins, dont il différait cependant par la discrétion de son scepticisme.

Si la mode était au jansénisme, il n'en est pas moins vrai que les esprits forts étaient assez nombreux au temps de La Rochefoucauld. La renaissance épicurienne du XVI^e^ siècle, reprise au XVII^e^ par Gassendi, Hénault, la Mothe le Vayer, s'épanouit dans le monde des grands seigneurs : « La Fronde lègue au règne de Louis XIV un essaim de libres esprits émancipés, épicuriens ardents et habiles[1] » dit Sainte-Beuve. Faut-il citer les noms célèbres de Lionne, Retz, Condé, Ninon de Lenclos, Saint-Évremond, Saint-Réal, Méré, Miton, des Barreaux, Corbinelli, Bussy-Rabutin, etc., etc. ? Nicole écrit dans une de ses lettres que « la grande hérésie du monde n'est plus le calvinisme ou le luthé-

1. *Port-Royal*, t. III, chap. XVI. Consulter Perrens, *Histoire des libertins*.

ranisme, que c'est l'athéisme, et qu'il y a toutes sortes d'athées ». Cette hérésie prend d'autant mieux chez les mondains qu'ils lui trouvent grand air : « Ce sont des gens, dit Pascal, qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté [1]. »

La Rochefoucauld, comme tant de gentilshommes, semble avoir été un esprit fort, mais plutôt sans religion que contre la religion. De son ouvrage, il exclut de parti pris toute pensée chrétienne et il biffe radicalement le mot Dieu dans les rares maximes manuscrites où il figure. Si cet indice, ne suffisait, son entretien avec le chevalier de Méré serait concluant.

Dans une lettre à une dame inconnue, le chevalier relate une conversation qu'il eut tête à tête avec le duc : « Je crois, aurait dit celui-ci, que, dans la morale, Sénèque était

1. Pascal. Édition Brunschwicg, p. 421.

un hypocrite et Épicure un saint »; et il aurait ajouté : « Ce sont les plaisirs de l'esprit et du corps qui rendent la vie douce et plaisante [1]. »

En outre il est au mieux avec certains épicuriens qui sont aussi les amis de Mme de Sablé : tel Corbinelli, libertin aimable et fort recherché, que Mme de Grignan appelait « le mystique du diable ». La Rochefoucauld écrit à Mme de Sablé : « Je vous mènerai, quand il vous plaira, M. de Corbinelli [2] » ; et à Mme de Sévigné : « Si vous avez des nouvelles de notre pauvre Corbinelli, je vous supplie de m'en donner [3]. »

Enfin il entretient un commerce assidu avec le chevalier de Méré, nous en avons déjà touché quelques mots, et fréquente chez Ninon de Lenclos, qu'il consulte sur ses *Maximes*.

1. La Rochefoucauld. Édition Gilbert, t. I, p. 395.
2. T. II, lettre 63.
3. T. II, lettre 101.

Mme de Sablé elle-même, si amie qu'elle fût des jansénistes, était par tempérament une épicurienne achevée. Elle ne redoutait rien tant que la mort, se barricadait contre la maladie ; adorant la vie, elle attachait aux jouissances du corps presque autant de prix qu'à celles de l'âme. Mais, si elle avait simplement une façon épicurienne d'entendre la vie, son ami La Rochefoucauld semble avoir eu, comme Corbinelli et Méré, un épicurisme plus philosophique. De là vient qu'il professe certaines théories communes avec les libertins.

Brunetière, étudiant la philosophie de Molière[1], expose les principes qu'affichaient les esprits forts : « Toutes choses sont conduites et gouvernées par le destin, lequel est irrévocable, infaillible, nécessaire et inévitable à tous les hommes, quoi qu'ils puissent faire. » Et encore : « Il n'y a point d'autre

1. *Études critiques*, 4e série, p. 194.

divinité ni puissance souveraine au monde que la nature. » Ces idées nous sont déjà familières ; nous les avons vues, en considérant le caractère fataliste du pessimisme de La Rochefoucauld. Enfin : « Les beaux esprits ne croient point en Dieu que par bienséance et par maxime d'État. » Ne serait-ce pas pour les mêmes raisons que notre moraliste, qui ne parle jamais de Dieu dans son livre, appuie si curieusement dans ses préfaces sur le caractère chrétien de son ouvrage ? Ne serait-ce pas comme une façade qu'il donne à son œuvre, « par bienséance et maxime d'État » ?

Quoi qu'il en soit, le duc, par éclectisme d'homme raffiné, qui sait choisir dans chaque doctrine ce qui convient à son tempérament et à ses idées, est porté par goût vers la philosophie de Port-Royal. Il est donc tout prêt à recevoir l'influence des jansénistes, qui va s'exercer profondément sur lui par le salon de M^me^ de Sablé, leur amie et leur protectrice.

CHAPITRE VII

LE PESSIMISME AU SALON DE Mme DE SABLÉ

Dès son retour d'exil, La Rochefoucauld fréquente assidûment l'hôtel de sa grande amie, Mme de Sablé. Il ne se pouvait trouver un terrain plus favorable au développement et à l'éclosion de ses idées pessimistes.

A cette date de 1659, Mme de Sablé est installée à Port-Royal de Paris, où elle occupe un pavillon. Elle a en quelque sorte tous ses amis sous la main, dans le voisinage immédiat de l'illustre monastère. La Rochefoucauld habite tout près, rue de Seine ; et il ne se passe guère de jour qu'il n'aille converser avec cette femme d'esprit, à la fois si sérieuse et si agréable dans ses propos. Elle groupe autour d'elle une compagnie d'élite,

composée de jansénistes, ou d'amis des jansénistes, ou encore de gens qui, professant d'autres convictions religieuses, partagent cependant leurs idées sur la nature humaine.

Les grands maîtres de Port-Royal, Nicole et Arnauld, fréquentent chez elle. Arnauld manifeste à son égard la plus sincère admiration ; il lui soumet en manuscrit le discours qui est en tête de la première édition de la *Logique*, et y joint un billet où il lui dit : « Je pense que vous y verrez exprimée une partie de vos pensées touchant le genre humain [1]. »

Pascal, selon toute probabilité, passa avec sa sœur M^me^ Périer, chez M^me^ de Sablé. Dans un livre du Père Daniel intitulé : *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe*, on lit : « La marquise de Sablé, qui portait fort en ce temps-là les intérêts de Port-Royal, ne put s'empêcher un jour de demander à Pascal s'il était bien

1. Sainte-Beuve. *Port-Royal*, livre V, chap. x, p. 54.

sûr de tout ce qu'il disait dans les *Lettres Provinciales*[1]. » Pascal mena en effet de 1652 à 1654, année de sa conversion définitive, une vie très mondaine, comme nous l'apprennent M^me^ Périer et Marguerite Périer. Le goût du bel esprit, du jeu et des divertissements l'avaient lié avec le chevalier de Méré et avec Miton. Il est donc fort naturel qu'il ait eu des relations avec la marquise. Nous en voyons une preuve dans une lettre qu'il lui adresse et qui finit par ces mots : « J'ai bien de l'impatience d'avoir l'honneur de vous entretenir[2]. »

Chez elle se rencontrent aussi le grand jurisconsulte Domat, l'abbé d'Ailly, l'abbé Testu, tous fort attachés à Port-Royal. Certains des jansénistes qui se plaisent au commerce de M^me^ de Sablé sont dans les meilleurs termes avec La Rochefoucauld. Tel

1. Cité par Sainte-Beuve, livre V, chap. x, p. 79.

2. Pascal. Édition Brunschvicg, p. 230. Cette lettre se trouve dans le portefeuille de Vallant, t. II, n° 288.

Arnauld d'Andilly, à qui le duc envoie, nous le savons par Segrais, une copie de ses *Mémoires*, qui parurent en 1662 à Amsterdam[1]. Enfin le duc est un familier de Jacques Esprit, fervent janséniste, qui jouit d'une grande autorité dans le cercle de la marquise.

Les plus assidus parmi les gens du monde qui fréquentent son salon sont d'opinions jansénistes : le marquis de Sourdis, la princesse de Conti, convertie en 1657, la duchesse de Liancourt qui fait élever sa fille à Port-Royal, la princesse de Guéméné, Anne de Rohan[2]. Mme de Sévigné, qui est avec Mme de La Fayette et La Rochefoucauld dans l'intimité de Mme de Sablé, se montre passionnée pour le jansénisme. Dans ses lettres à Mme de Grignan, elle prêche la théorie de la prédestination ; elle est enthousiaste de Nicole et admire plus que tout ses *Essais de Morale*,

1. *Segraisiana*, édition de 1721, p. 56.
2. Voir l'étude de Victor Cousin sur Mme de Sablé.

dont le premier volume parut en 1671 : « C'est ce qui s'appelle chercher dans le fond du cœur avec une lanterne » dit-elle.

Quant à Mme de La Fayette, elle incline à devenir janséniste, puisqu'à la mort de La Rochefoucauld, elle se convertira, dirigée par le grand confesseur Du Guet, qui tient à Port-Royal par de solides attaches [1]. D'autre part Sainte-Beuve cite une phrase de Mme de La Fayette, disant à propos des *Pensées* de Pascal « que c'était méchant signe pour ceux qui ne goûteraient pas ce livre [2] ».

La maîtresse de cette « société mondaine » de Port-Royal (l'expression est de Victor Cousin), Mme de Sablé, l'amie intime de La Rochefoucauld entre 1659 et 1665, est une janséniste convaincue. Victor Cousin établit qu'elle se retire dans la célèbre maison dès la fin de l'année 1655. La précieuse d'antan s'est muée

1. Du Guet refusa de signer le décret réglementaire dirigé contre le jansénisme et se réfugia à Bruxelles auprès d'Arnauld.

2. *Port-Royal*, livre V, chap. VIII, p. 364.

en dévote raffinée. Non contente de s'entourer de jansénistes, elle essaie de gagner à leurs idées la plupart de ses amis. Elle échoue auprès de Mme de Maure, un peu sceptique, de Mlle de Vaudy et de Mme de Choisy, qui se moque d'elle gentîment[1]. Il n'est pas à croire qu'elle ait fait la même tentative sur La Rochefoucauld. Sa dévotion du reste ne l'empêche pas de mener une vie fort agréable; les dîners qu'elle donne sont réputés et passent pour être d'une épicurienne consommée. Aussi lui suffit-il sans doute que l'on soit pour les Messieurs de Port-Royal, et qu'on ait adopté, sinon leurs dogmes religieux, du moins leur philosophie morale. Or sur ce sujet elle n'eut pas à se plaindre de son ami.

Ainsi le duc fait partie d'un groupe janséniste; ses familiers, d'Andilly et surtout Jacques Esprit sont jansénistes; son excel-

1. Cf. Victor Cousin. *Mme de Sablé*, p. 58.

lente amie, Mme de Sablé, est janséniste. Déjà porté lui-même par son tempérament et par ses idées vers les théories pessimistes de Port-Royal, il est tout prêt à subir l'influence de ce groupe, auquel l'attachent les liens étroits de l'amitié.

Chez Mme de Sablé son pessimisme se précise ; il se jansénise. Des idées confuses sur la corruption humaine se cristallisent, pour ainsi dire, en nettes formules. De plus, c'est dans le salon de son amie que son pessimisme puise toute son audace ; c'est par lui qu'il aboutit à se manifester.

Nous connaissons La Rochefoucauld trop timide et trop soucieux de sa réputation pour croire qu'il ait pu exprimer et publier, sans y avoir été engagé, des idées si audacieuses que plusieurs critiques, encore aujourd'hui, en sont étonnés et même scandalisés. Avec des théories aussi déconcertantes, il risquait encore de s'entendre accuser par quelque malveillant (il s'est du reste trouvé)

d'avoir tracé « son propre portrait ». Mais tout s'explique par cette considération : ce que fit La Rochefoucauld, tous, dans la compagnie de Mme de Sablé, l'ont fait comme lui. S'il les a dépassés, s'il est allé plus avant à la découverte de l'amour-propre, c'est qu'il y fut poussé par une sorte d'émulation et la certitude de plus de succès. Il suffit, pour s'en convaincre, de passer en revue les idées qui, dans le salon de la marquise, faisaient le thème des conversations et fournissaient la matière des exercices littéraires.

Mme de Sablé donnait le ton à cette petite cour, sur laquelle régnait l'autorité de son esprit. S'il faut en croire l'abbé d'Ailly dans la Notice des *Maximes* de Mme de Sablé, qu'il a publiées, « elle avait établi une espèce d'empire sur les uns et sur les autres par une supériorité naturelle à laquelle tout le monde se soumettait aisément ».

Or la marquise était très pessimiste ;

peut-être le devait-elle aux grandes épreuves dont elle fut frappée. Le duc de Montmorency, pour qui elle s'était prise d'une ardente passion, avait été décapité. Son second fils, qu'elle adorait et dont elle se plaisait à imaginer la brillante destinée, avait trouvé la mort au siège de Dunkerque. Il est possible que la tristesse qu'elle en garda au fond du cœur ait incliné son esprit vers le pessimisme. Il y a dans ses lettres maints endroits où l'on sent passer comme l'ombre de douleurs anciennes. Au moment de sa retraite à Port-Royal, elle écrit à un ami, à qui elle reproche de l'abandonner, une lettre pleine d'une mélancolie chagrine et qui s'achève par des mots de révolte contre le néant de la nature humaine : « Vous m'abandonnez. N'est-ce pas là un grand exemple de la faiblesse humaine?... Je déteste le néant de cette nature qui même dans les hommes les plus parfaits ne peut rien faire qui ne soit défectueux. » Elle disait encore : « Il faut une

grâce pour quitter le monde, mais il n'en faut point pour le haïr[1]. » Ainsi pensait celle pour qui La Rochefoucauld n'avait qu'affection et admiration.

Au surplus, tout le monde s'accordait à louer chez la pensionnaire de Port-Royal la science approfondie du cœur humain : « Vous êtes doctissime dans les passions, les intrigues et les fourberies du monde, de sorte qu'en en faisant bon usage, vous pouvez aider cette princesse à s'en dégoûter. » C'est en ces termes que lui écrit la Mère Angélique, à propos d'une visite que devait faire à M^me^ de Sablé la Princesse Palatine. Arnauld lui envoie sa *Logique*, avec un billet fort élogieux : « Ce ne sont que des personnes comme vous que nous voulons avoir comme juges. » Et, presque en même temps, La Rochefoucauld lui écrit : « Vous savez que je ne crois que vous sur de certains chapitres et surtout sur

1. Cité par Sainte-Beuve. *Port-Royal*, livre V, chap. x, p. 364.

les replis du cœur[1]. » Ce n'est pas là un banal compliment, mais un aveu sincère. L'autorité que son amie exerce sur lui et le prix qu'il attache à ses jugements, il le confesse dans une lettre à Esprit, où il lui recommande avec une appréhension assez amusante : « Tout de bon, si vous les trouvez ridicules (mes ouvrages), rendez-les moi, sans les montrer à Mme de Sablé[2]. »

Connaissant le petit cercle janséniste et celle qui en était l'âme, on s'explique les conversations où l'on se plaisait dans le salon de Port-Royal et les travaux qui y occupaient les esprits. Les causeries étaient le plus souvent graves et philosophiques. On s'appliquait de préférence à la théologie, la physique, la métaphysique et surtout la morale. En 1665 on y confère sur le calvinisme. Mais rien ne passionne les esprits comme le cartésianisme dont le bruit remplit alors salons et ruelles.

1. T. III, lettre 87.
2. *Id.*, lettre 54.

Le *Discours de la Méthode* parut en 1637, et le *Traité des Passions* en 1649. Or Descartes eut tout de suite de nombreux disciples dans les congrégations religieuses et surtout à Port-Royal. Nous savons que des jansénistes comme Arnauld et Nicole se sont faits les propagateurs de sa doctrine. Toute la quatrième partie de la *Logique* est inspirée de la méthode cartésienne. L'admiration de Nicole pour le grand philosophe se manifeste dans le premier volume de ses *Essais* (1671) : « On avait philosophé 3000 ans durant sur divers principes. Il s'élève dans un coin de la terre un homme qui change toute la face de la philosophie... il faut avouer que le nouveau venu donne plus de lumières sur la connaissance des choses naturelles, que tous les autres ensemble n'en avaient donné. » Des femmes comme M^me^ de Grignan, au risque d'être raillée par sa mère, comme la duchesse du Maine et M^me^ de Sablé, se sont acquis une grande réputation par leur con-

naissance approfondie de la doctrine nouvelle.

Aussi ne faut-il pas être surpris de rencontrer dans la philosophie de La Rochefoucauld des idées nettement cartésiennes. Descartes établit les rapports étroits de l'âme et du corps, et c'est la raison pour laquelle les libertins se sont emparés de ses théories, tout autant que les jansénistes. On lit dans le *Discours des Passions :* la passion est « une pensée confuse » excitée « par le mouvement des nerfs ». Dans l'amour « on sent je ne sais quelle chaleur autour du cœur ». Il professe que la volonté ne peut agir directement sur nos passions et nos émotions ; que nous pouvons seulement contre-balancer une passion par une autre passion. Faut-il citer à nouveau les maximes de La Rochefoucauld : « Toutes les passions ne sont que les divers degrés de la chaleur et de la froideur du sang[1]. » « Il y a dans le cœur humain géné-

1. Maxime 164.

ration perpétuelle de passions ; en sorte que la ruine de l'une est toujours l'établissement de l'autre[1]. » Il est à supposer que l'auteur des *Maximes* a été touché, dans sa connaissance de l'âme, par l'influence de Descartes, et c'est encore, sans doute, par l'intermédiaire du salon janséniste de M^me^ de Sablé.

Si Descartes y avait une telle vogue, il le devait surtout à ses études sur la nature humaine. C'était en effet le grand amusement des habitués de M^me^ de Sablé de fouiller « comme avec une lanterne » dans le cœur humain. Ensemble, on en explorait les régions les plus secrètes. Rentré chez soi, dans le silence du cabinet, chacun s'appliquait à tourner sous forme de maximes les observations faites en compagnie. Ce jeu était passionnant et absorbant, si l'on en croit La Rochefoucauld : « Je suis à la merci des sentences que vous avez suscitées pour troubler mon repos[2] » ;

1. Maxime 10.
2. Lettre 66.

et c'était manie contagieuse : « l'envie des sentences se gagne comme le rhume [1] ».

Ainsi la conversation sert de fonds ; chacun y puise la matière de ses maximes. Les idées exposées sont à la communauté ; l'individu y imprime la marque de son pessimisme particulier et le cachet de son style. « Je vous envoie, écrit La Rochefoucauld à Mme de Sablé, ce que j'ai pris chez vous en partie ; je vous supplie humblement de me mander si je ne l'ai point gâté [2]. » Dans une autre lettre il la prie de lui donner son sentiment sur quelques maximes. « Vous ne les pouvez pas désapprouver toutes, car il y en a beaucoup de vous [3]. » En outre, il y avait par correspondance un échange continuel de maximes entre les divers amis de Mme de Sablé, comme l'attestent les lettres de La Rochefoucauld à Esprit. Et voilà pourquoi les pensées que

1. Lettre 55.
2. Lettre 68.
3. Lettre 72.

nous ont laissées les habitués du salon janséniste sont toutes pessimistes et toutes sur un ton aussi sévère.

L'abbé d'Ailly, éditant les *Maximes* de Mme de Sablé après sa mort en 1678, y joint ses propres *Pensées*. On les dirait empruntées aux notes de Pascal et aux conversations de Nicole et d'Arnauld.

Pessimistes aussi les *Pensées* de Domat : « Quelle machine que mon âme, quel abîme de misère et de faiblesse ! »

Pascal aurait, au dire de Victor Cousin, composé plusieurs de ses *Pensées* pour la société de Mme de Sablé ou du moins en souvenir d'elle. Dans le manuscrit autographe de ses *Pensées*, on en trouve qui ne doivent pas être des matériaux amassés pour un ouvrage de religion, car elles sont travaillées avec le plus grand souci de la forme, elles ont le fini de la sentence chère aux beaux esprits du temps. Enfin beaucoup de pensées mondaines se rapportent par la vivacité du tour et l'effet dra-

matique au modèle proposé chez M^me^ de Sablé ; par exemple celles sur le gravier de Cromwell et le nez de Cléopâtre. Au surplus, l'incontestable analogie, qui nous avait frappés, entre certaines idées de La Rochefoucauld et de Pascal, appuie la conjecture de Cousin. « La nature de l'amour-propre, et de ce moi humain, dit Pascal, est de n'aimer que soi et de ne considérer que soi... La vie humaine n'est qu'illusion perpétuelle; on ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter... L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même et à l'égard des autres[1]. » Et ce n'est pas seulement dans les grandes lignes de leur philosophie, mais encore dans le détail que s'aperçoit cette remarquable ressemblance entre l'auteur des *Pensées* et l'écrivain des *Maximes*. Tous deux établissent le principe de l'équilibre des vices : « Nous ne nous soutenons pas dans la vertu

1. Édition Brunschvicg, pensée 100, p. 379.

par notre propre force, mais par le contrepoids de deux vices opposés, comme nous demeurons debout entre deux vents contraires. Otez un de ces vices, vous tombez dans l'autre [1]. » Ainsi s'exprime Pascal. Comme La Rochefoucauld, il nous propose la morale de l'honnête homme. « Honnête homme... cette qualité universelle me plaît seule [2]. »

Est-ce à dire que le duc ait connu Pascal ? Il est peu probable, puisqu'il ne revient à Paris qu'en 1659, après la conversion définitive de Pascal ; à moins toutefois qu'avant son exil, il ne l'ait rencontré chez Mme de Sablé, dans les quelques moments de loisir que pouvaient lui laisser les affaires de la Fronde. Une chose reste bien certaine, c'est que les idées pessimistes, sans qu'on pût affirmer, la plupart du temps, quel cerveau les avait conçues et émises, étaient pour ainsi dire flottantes dans l'atmosphère du salon de Port-

1. Édition Brunschvicg, pensée 359, p. 493.
2. *Id.*, pensée 35, p. 334.

Royal et pénétraient ainsi presque nécessairement dans l'esprit des habitués.

Les idées de Mme de Sablé et celles de La Rochefoucauld offrent une analogie encore plus étroite. Qu'il suffise de citer quelques maximes de la marquise sur l'amour-propre : « La société et même l'amitié de la plupart des hommes est un *commerce* qui ne dure qu'autant que le besoin [1]. » « Il se cache presque toujours assez d'amour-propre sous la plus grande dévotion pour mettre des bornes à la charité [2]. » — « Tout le monde est si occupé de ses passions et de ses intérêts... [3] » — « La vertu n'est pas toujours où l'on voit des actions vertueuses [4]. » Comme son ami, elle juge que les apparences sont plus appréciées que la réalité [5]. On n'en finirait pas, si

1. *Maximes de Mme de Sablé et Pensées diverses de M.-L.-D.* (abbé d'Ailly). Paris, 1678, in-12. — Maxime 77.
2. Maxime 64.
3. Maxime 29.
4. Maxime 74.
5. Cf. La Rochefoucauld, maxime 48.

l'on voulait passer en revue toutes les pensées dont l'idée maîtresse se retrouve chez l'auteur des *Maximes*.

Entre Jacques Esprit et La Rochefoucauld la similitude est telle, qu'on peut affirmer, sans crainte d'exagération, que toutes les idées de l'un se répètent chez l'autre, à un même degré de pessimisme.

Esprit, dont l'autorité était si grande parmi la société de son excellente amie Mme de Sablé, a publié, en 1678, un ouvrage intitulé *La fausseté des vertus humaines*[1]. Les deux volumes de ce livre ne comprennent pas, à proprement parler, des maximes, mais une suite de chapitres, où se trouvent insérées, dans le corps même du développement, quantité de maximes. L'auteur les a composées en même temps que La Rochefoucauld et Mme de Sablé, puisqu'il soumettait ses pensées à son ami dans les nombreuses

1. 2 volumes in-8°. Paris, 1678.

lettres qu'il lui écrivait entre 1660 et 1665.

Le duc a pour lui une déférence marquée ; il loue ses maximes, le consulte sur les siennes, lui envoie des sujets et des ébauches de maximes, pour qu'il y mette la dernière main : « Mandez ce qu'il en faut changer[1] » lui écrit-il en lui adressant quatre de ses pensées. — « Si vous avez encore la dernière lettre que je vous ai écrite, je vous prie de mettre sur le ton de sentences ce que je vous ai mandé de ce mouchoir et des tricotets[2]. »

Ces deux amis ont une doctrine pessimiste parfaitement identique. On en jugera par ces quelques maximes empruntées à l'ouvrage d'Esprit : « L'intérêt joue lui seul ce nombre infini de personnages qu'on voit sur le théâtre du monde[3]. » — « Les amitiés sont des trafics honnêtes où nous espérons faire plusieurs sortes de gain... De là vient que l'intérêt fait

1. Lettre 53.
2. Lettre 66.
3. T. I, p. 594.

presque toutes nos amitiés et nos liaisons[1]. » Dans la perte de nos amis « nous pleurons la perte de nos plaisirs et de nos avantages[2]. » — « Le désintéressement est un chemin... par lequel les plus fins parviennent à ce qu'ils désirent ; c'est le dernier stratagème de l'ambition[3]. » Et ainsi pour l'équité, la sincérité, la modestie, la bonne foi, la bravoure, la pitié, le mépris des richesses chez le philosophe ; Jacques Esprit explique tout par le seul intérêt. Il n'est pas jusqu'à l'hostilité de La Rochefoucauld pour Sénèque qui ne se trouve aussi chez son ami.

Ce janséniste a-t-il eu sur les théories pessimistes du duc une influence plus forte que le reste du groupe ? On peut le supposer, mais en ce sens qu'il l'a piqué au jeu. Il y eut sans doute entre les deux amis une sorte d'émulation. C'était à qui porterait aux ver-

1. T. I, p. 164.
2. T. I, p. 392.
3. T. I, p. 457.

tus les coups les plus adroits ; et ils luttaient d'ingéniosité pour trouver le joint par où l'on pût faire pénétrer l'intérêt dans les sentiments qui semblent les plus fermés à l'intérêt.

Ainsi La Rochefoucauld, qui était arrivé à Paris, le cœur tout endolori, et comme desséché par la perte de ses illusions, a fait de sa souffrance et de son désenchantement un jeu de l'esprit. Il y goûta un plaisir raffiné, accru encore par le succès qu'il s'y voyait obtenir. Son orgueil de gentilhomme, si humilié dans les luttes politiques de la Fronde, prenait ainsi sa belle revanche dans les joutes d'esprit du salon janséniste. On s'explique aisément que le duc ait poussé si loin son système pessimiste. Eut-il de l'audace ? Certainement non, puisque ses idées étaient celles mêmes qu'il entendait exprimer chaque jour par Esprit, Mme de Sablé et tous les habitués du petit cénacle, celles qu'il pouvait lire dans chaque lettre de ses correspondants. Supposons un La Rochefoucauld qui n'ait pas été

pessimiste avant son retour à Paris. Est-ce que, se trouvant quotidiennement mêlé à la société janséniste de M^me^ de Sablé, il n'aurait pas été conduit à exprimer des idées jansénistes, c'est-à-dire pessimistes, par la seule force de l'exemple? Aurait-il pu se dérober à la contagion, quand il l'aurait voulu? Mais il était déjà foncièrement pessimiste; il avait souffert plus que tout autre de l'égoïsme humain, l'avait analysé avec plus de pénétration que quiconque; et c'est sans doute pourquoi ses maximes ont quelque chose de plus nerveux, de plus fort, de plus vivant que celles de ses amis. Eux, ils y appliquaient leur esprit; lui, il y mettait son esprit et son cœur.

CHAPITRE VIII

LA PUBLICATION DES « MAXIMES »

La Rochefoucauld aurait pu se contenter de faire circuler ses *Maximes* dans le petit groupe de Mme de Sablé. Mais le succès qu'elles y obtiennent lui donne le désir de les présenter au grand public. Il les réunit donc en un recueil qu'il fait éditer en 1665, avant que personne de ses amis ait seulement eu l'idée de faire imprimer les siennes.

Quand il rédigeait ses pensées, le duc n'était plus seulement un pessimiste qui confie au papier ses réflexions; il était aussi un homme de lettres qui songe à un public, qui s'inquiète de ses goûts.

Rien n'est amusant comme le soin qu'il prend à se défendre d'être auteur, alors que

tout le contredit, jusqu'à ses propres paroles. « J'écris bien en prose, je fais bien en vers ; et si j'étais sensible à la gloire qui vient de ce côté-là, je pense qu'avec un peu de travail, je pourrais m'acquérir assez de réputation[1]. » Mais il est si difficile d'être sincère dans un portrait que l'on fait de soi, surtout quand il est destiné à courir les salons ! Si, le duc est sensible à la gloire qui vient de ce côté-là. Tout gentilhomme qu'il est, il se pique d'être auteur, et le laisse voir dans l'intimité. Il se plaît, disons même qu'il s'amuse, à décorer ses maximes du nom pompeux d'ouvrages et à faire sonner le titre d'auteur qu'il se décerne si volontiers : « Voilà écrire en *vrai auteur*, que de commencer par parler de *ses ouvrages*[2]. » Dans une lettre qu'il adresse à M^me^ de Sablé, sans doute en 1663, il écrit : je pensais « vous présenter moi-même *mes ouvrages*, comme tout *auteur*

1. Portrait.
2. Lettre à Esprit (lettre 54).

doit faire[1] ». De son côté, celle-ci lui dit avec ce talent qu'elle avait de trouver les mots qui caressent la vanité : « Nous autres, *grands auteurs*, sommes trop riches pour craindre de perdre nos *productions*[2]. »

Tout cela est dit sur le ton de la plaisanterie. Mais cet aimable badinage n'exclut pas une certaine sincérité. Ce qui est plus sérieux, c'est la curieuse enquête, dont La Rochefoucauld, avant de publier ses *Maximes*, s'avisa de charger Mme de Sablé. Pour répondre au désir de son ami, celle-ci, sous le manteau, passe le manuscrit aux habitués de son salon, et à chacun elle demande en retour une appréciation sur l'ouvrage.

Une lettre que notre « grand auteur » écrit à son amie montre assez combien il est avide de connaître les résultats de l'enquête. Il la prie, il la conjure de lui communiquer le discours que Mme de Schomberg a fait sur son

1. Lettre 71.
2. T. I, p. 394.

œuvre : « Je vous supplie très humblement de ne me refuser pas. Outre l'envie que j'ai de le voir, il est même nécessaire pour une raison que j'aurai l'honneur de vous dire... Au nom de Dieu, ayez la bonté de m'envoyer cet écrit[1]. » Au ton implorant de cette requête, on a lieu de croire que Mme de Sablé hésitait à lui faire part du jugement de Mme de Schomberg, sans nul doute parce qu'il était de nature à blesser son amour-propre d'auteur. Ce discours dit en effet que les *Maximes* sont « dangereuses » et que « cela n'est pas bien écrit en français[2] ». Or à cette seconde critique La Rochefoucauld devait être particulièrement sensible, lui qui se flattait, avec raison, de bien écrire en français. Bref on peut voir par cette enquête que le duc ne voulut pas éditer son œuvre avant de s'être informé des chances qu'elle avait de réussir.

Qui plus est, en auteur habile, il va pous-

1. T. III, lettre 78, p. 167.
2. T. I, p. 376.

ser au succès en publiant, en tête de sa première édition, ce qu'il appelle dans sa préface « une lettre qu'on m'a donnée ». Cette lettre est proprement un discours dont il a chargé un de ses amis, les uns disent Segrais, les autres La Chapelle[1], et qui a pour objet de prévenir et réfuter toutes les objections qu'il était possible d'élever contre les *Maximes*.

Mme de Sablé rédige un projet d'article pour paraître dans le *Journal des Savants*[2]. Comme l'auteur du précédent discours, elle répond par avance aux critiques qu'on serait tenté d'opposer à l'œuvre de son ami. Mais celui-ci n'y trouve pas son compte ; il supprime tout le passage des objections, parce que, juge-t-il, elles sont présentées avec une trop grande précision et qu'elles ont l'air d'avoir été réellement faites par la majorité

1. *Discours sur les Réflexions ou Sentences et Maximes morales*, édition Gilbert, t. I, p. 351.

2. Voir t. I, p. 391.

des lecteurs. Mme de Sablé lui dit dans la lettre d'envoi de son projet : « J'y ai mis cet endroit qui vous est si sensible et je n'ai pas craint de le mettre, parce que je suis assurée que vous ne le ferez pas imprimer[1]. » Somme toute La Rochefoucauld ne conserve du projet que les éloges. Il est intéressant de voir comme ce gentilhomme prend à cœur le succès de son livre. Son pessimisme n'est donc plus seulement philosophique ; il est aussi littéraire. C'est pessimisme d'auteur qui poursuit la célébrité et à qui ne répugne pas une réclame discrète.

Or ceci est gros de conséquences. D'abord ce pessimisme lui est deux fois plus cher, du moment qu'il compte sur lui pour atteindre à cette renommée qu'il a toujours convoitée. Comme La Rochefoucauld, en d'autres siècles, Vauvenargues et Vigny demanderont aux lettres la gloire que leur

1. Édition Gilbert, t. I, p. 394.

aura refusée la carrière des armes. Et puis, écrivant moins en philosophe qu'en auteur, moins avec le dessein de persuader qu'avec l'ambition de séduire, il est amené à comprimer et forcer sa pensée, par le seul souci de la forme qu'il veut concise avec élégance.

On sait avec quel soin méticuleux il travailla à parfaire ses *Maximes*. Il passa toute l'année 1664 à les dégrossir, les tailler et les polir comme pierres fines. Segrais nous dit : « La Rochefoucauld m'envoyait ce qu'il avait fait et il voulait que je gardasse ses cahiers cinq ou six semaines, afin que j'eusse plus de temps à juger le tour des pensées et l'arrangement des paroles. Il y a des maximes qui ont été changées plus de trente fois. » Le duc s'adresse à Segrais comme à un arbitre du bel esprit et il le consulte uniquement sur la forme.

Il est du plus haut intérêt, pour bien pénétrer l'œuvre du moraliste, d'étudier dans quel sens se firent ces corrections. Presque

toujours La Rochefoucauld taille dans les maximes manuscrites, élaguant les commentaires, écourtant les longueurs. Il s'efforce de réduire la sentence à sa forme la plus brève, la plus concise. Souvent un développement de vingt lignes se résout ainsi en une formule de deux lignes, sans que dans le fond la pensée ait changé.

Quelquefois même, il pousse la concision jusqu'à altérer la justesse d'une maxime : il retranche un mot qui, exprimant une nuance de l'idée, eût pu passer pour une atténuation. Ainsi une maxime manuscrite dit : « La vérité, c'est-à-dire l'aversion du mensonge... est *souvent* une ambition[1]. » *Souvent* a disparu dans l'édition. Même correction dans plusieurs autres maximes. Or La Rochefoucauld retouche ainsi à coups de ciseaux la forme de ses pensées, parce qu'il considère que la maxime doit avoir un tour vif, propre à frap-

1. Maxime 63.

per l'esprit, et qu'elle supporte mal les restrictions qui l'alourdissent et les atténuations qui l'affadissent. Il faut à ces courtes réflexions morales l'éclat et le tranchant du diamant. En d'autres termes, le genre exige une forme exclusive et par suite paradoxale.

Huet, évêque d'Avranches, prétend que le duc n'a intenté d'accusations à l'homme que pour ne pas perdre quelques expressions dont il les avait su revêtir. Dépouillé de son exagération malveillante, ce jugement présente une parcelle de vérité. Cette recherche de la forme précise qui frappe l'esprit, explique qu'il y ait, dans la première édition, des maximes d'un dessin si dur et d'une implacable netteté. Dans la suite, ayant obtenu tout le succès qu'il pouvait désirer, le duc sacrifiera moins l'exactitude au souci du trait, et, retouchant ses maximes, il les assouplira pour les mieux conformer à sa vraie pensée, sans toutefois en atténuer le moins du monde le sévère pessimisme.

Il demande le permis d'imprimer et l'obtient le 4 janvier 1664. L'achevé d'imprimer est du 27 octobre de la même année et le volume paraît au commencement de février 1665.

La Rochefoucauld était-il satisfait de la consultation dont il avait chargé Mme de Sablé ? Il nous reste, conservées dans le portefeuille de Vallant[1], des lettres, où les correspondants de la marquise donnent leur appréciation sur le manuscrit des *Maximes*.

En général, les femmes sont plutôt sévères dans leur jugement : elles ne pardonnent pas au gentilhomme de les avoir traitées avec si peu de ménagement. La princesse de Guéméné trouve que les *Maximes* sont « fondées plus sur l'humeur de l'auteur que sur la vérité[2] ». Mme de Liancourt admet qu'il y a de bonnes choses, « pourvu qu'on ôte l'équi-

1. Toutes ces lettres sont extraites du portefeuille de Vallant, t. II, et reproduites au tome I de l'édition Gilbert et Gourdault.

2. Lettre à Mme de Sablé, p. 372.

voque qui fait confondre les vraies vertus avec les fausses vertus[1] ». Autant supprimer l'ouvrage entier. Enfin il paraîtrait que Mme de La Fayette dans une lettre (l'existence en est peu certaine) aurait écrit : « Quelle corruption il faut avoir dans l'esprit et dans le cœur pour être capable d'imaginer tout cela[2] ! » Peut-on croire qu'une femme si fine ait exprimé un jugement aussi dur, aussi tranchant sur celui qui allait devenir son ami?

Mme de Schomberg, janséniste éclairée, fait des *Maximes* un éloge mêlé de quelques restrictions. Il y a dans l'ouvrage, dit-elle, « beaucoup d'esprit, peu de bonté, et force vérités[3] ». Ce précieux portefeuille de Vallant contient aussi quelques lettres d'auteurs inconnus : elles ne sont pas les moins intéressantes. Deux d'entre elles sont défavorables. Par contre la lettre adressée à Mme de Schomberg

1. P. 373.
2. P. 375.
3. T. I, p. 376.

est des plus élogieuses[1] : On est obligé de déclarer « qu'il n'y a rien de plus fort, de plus véritable, de plus philosophe, ni même de plus chrétien ». Elle est assurément d'un janséniste, car l'auteur ajoute : « C'est une satire très forte de la corruption de la nature par le péché originel... C'est une école de l'humilité chrétienne... c'est un parfaitement *beau commentaire du texte de saint Augustin qui dit que toutes les vertus des fidèles sont des vices.* » Une autre lettre, attribuée à quelque docteur de Port-Royal, est remplie de louanges enthousiastes[2] : « C'est la plus belle et la plus utile philosophie qui se fit jamais. » Elle est faite « pour nous donner du dégoût des choses du monde et nous en détacher et nous tourner du côté de Dieu... On pourrait dire que le chrétien commence où votre philosophie finit ». On voit que les jansénistes ne ménageaient pas leur approbation

1. P. 381.
2. P. 383.

au livre des *Maximes*. Or comme Mme de Sablé ne comptait à peu près dans ses relations que des jansénistes, on peut supposer que son ami reçut bien des éloges de ce genre soit oralement, soit par lettre.

Ainsi La Rochefoucauld était assuré de l'appui des jansénistes, fort précieux pour lui, puisqu'ils étaient le plus grand nombre dans la haute société. D'autre part il pouvait aussi bien compter sur les suffrages du camp opposé, c'est-à-dire des libertins, dont il partageait les opinions et où il cultivait de nombreuses amitiés. Dans ses *Maximes*, il exclut de propos délibéré la religion, attaque la dévotion, non la fausse, mais la vraie, dénie à la volonté toute efficacité, dépouille l'homme de cette vertu dont il se drape, pour laisser voir à nu la toute-puissante nature. Il se pose enfin en anti-Sénèque : le frontispice gravé en tête des premières éditions représente un Sénèque à figure grimaçante, qu'un Amour, l'amour de la vérité, vient de démasquer.

C'est plus qu'il n'en fallait pour agréer aux esprits forts, qui se disputaient avec les jansénistes le monde de la noblesse.

Il est à croire que le duc est allé au devant de l'approbation des épicuriens ; il l'a voulue et cherchée. C'est sans doute pour leur offrir des garanties de son scepticisme qu'il a éliminé les quelques maximes d'apparence religieuse qu'il avait écrites avant 1665, sans que d'ailleurs il lui en coûtât beaucoup de les sacrifier. C'est pour que rien ne pût arrêter ou modérer leurs applaudissements, qu'il a rayé le mot Dieu partout où il s'était glissé. Peut-on expliquer autrement ce dessein arrêté d'exclure de son œuvre non seulement les quelques pensées chrétiennes qui s'y étaient comme fourvoyées, mais encore un vocable d'usage aussi courant que le mot : Dieu ?

Comme il le désirait et prévoyait, le duc obtint les suffrages des esprits forts. A son imitation, le chevalier de Méré publie en 1687 ses *Maximes, sentences et réflexions morales*

et politiques, où l'on trouve des pensées tellement semblables à celles du premier, qu'on peut se demander s'il ne l'a pas pris pour modèle : « C'est quelque chose de si commun et de si fin que l'intérêt, qu'il est toujours le premier mobile de nos actions, le dernier point de vue de nos entreprises[1]. » — « La générosité n'est souvent qu'une ambition déguisée[2]. »

Mme Deshoulières, qui appartient à la secte des libertins, adresse à La Rochefoucauld une ode où elle lui décerne cet éloge éclatant[3] :

> Vous de qui la sagesse
> Passe celle dont la Grèce
> Donna l'exemple aux Romains.

Un autre grand épicurien, La Fontaine, dédie à La Rochefoucauld une fable intitulée : *L'homme et son image*[4]. Un homme, qui

1. Maxime 531.
2. Maxime 27.
3. Édition Gilbert, t. I, p. 402.
4. Livre I, fable XII, 1668.

« s'aimait sans avoir de rivaux », se voit dans une source pure ; il se fâche.

> Mais quoi ? le canal est si beau
> Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

Et ce canal :

> ... c'est celui
> Que chacun sait, le livre des *Maximes*.

Pour en revenir à notre date de 1665, le duc semble avoir hésité quelques mois avant de publier son livre. Mais les encouragements qu'il reçut de ses amis et jansénistes et libertins, les assurances qu'ils lui donnèrent de la fortune de son œuvre effacèrent sans doute l'impression défavorable de quelques lettres, dictées par le ressentiment féminin, ou par de pieuses inquiétudes. Et c'est avec une pleine confiance dans le succès qu'au début de février, il présenta au public ces *Maximes*, dont le pessimisme nous étonne aujourd'hui, alors qu'il suscita la plus grande admiration, même chez des gens qui ne tenaient ni aux jansénistes, ni aux épicuriens.

La Rochefoucauld, que les déceptions et les humiliations de la Fronde ont plongé dans le pessimisme, monte ainsi à la gloire par son pessimisme. Celui-ci évoque l'image d'une plante qui, ayant germé d'elle-même, ayant trouvé une atmosphère favorable à sa croissance [1], aurait été travaillée, greffée, cultivée intensivement par quelque jardinier à la mode. L'auteur des *Maximes* est un pessimiste sincère ; nous en avons eu les preuves. Mais il se double d'un homme de lettres, très connaisseur des goûts du temps, qui nourrit son pessimisme, le développe et le façonne pour l'offrir au public et l'en faire apprécier.

1. La Rochefoucauld dit lui-même : « La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard fait découvrir. » (Maxime 344.)

QUATRIÈME PARTIE

LE PESSIMISME DE LA ROCHEFOUCAULD APRÈS 1665

CHAPITRE IX

VALEUR DES CORRECTIONS APPORTÉES AUX ÉDITIONS SUCCESSIVES APRÈS 1665

Que devient ce pessimisme après la première édition ? Notre étude serait incomplète, si nous négligions une si importante question ; et nous manquerions à la règle que nous nous sommes donnée de le considérer comme chose vivante. Il n'y a pas de raison en effet pour qu'il se soit figé dès 1665 et qu'il ait pris une forme désormais immuable.

C'est une opinion presque universellement répandue que le pessimisme de La Rochefoucauld, après 1665, s'est atténué au point que les éditions postérieures contredisent et détruisent le système primitif des *Maximes*. M. Faguet estime que « l'auteur prodigue les

formules d'adoucissement, parce qu'il croit que la vertu pure existe, mais qu'elle est infiniment rare[1] ».

Et l'on attribue généralement ces retouches indulgentes à l'influence de Mme de La Fayette, avec qui le duc fut en effet, dès 1665[2], dans la plus étroite intimité : « Mme de La Fayette, dit M. Lanson, s'appliqua à atténuer l'amertume du livre[3]. » De l'avis de certains, elle y réussit pleinement : « La Rochefoucauld atténue ce que les *Maximes* ont de trop absolu par des « quelquefois, presque toujours » sans doute pour contenter Mme de La Fayette[4]. » Dès lors on devait nécessairement arriver à la conclusion suivante : « Quand on voit La Rochefoucauld atténuer et adoucir sa théorie de l'amour-propre (autrement dit, y

1. *Études litteraires sur le XVIIe siècle*, p. 66.

2. Cette date est établie par le Comte d'Haussonville dans son livre sur *Mme de La Fayette*.

3. *Histoire de la littérature française*, p. 470,

4. M. Pélissier. *Précis d'histoire de la littérature française*, p. 194.

renoncer), on est amené à penser qu'il n'y tenait guère [1]. » C'est là un soupçon fâcheux ; car s'il laisse intacte la gloire de l'écrivain, il entame fortement la réputation du penseur. Et en somme l'œuvre de ce moraliste, dont l'idéal était cependant la franchise, perd presque tout de sa valeur et de son intérêt, s'il est prouvé qu'elle est un recueil de jolies phrases et d'ingénieux paradoxes.

L'accusation est donc assez grave pour qu'on y prête attention. Il nous faut voir si réellement ce pessimisme de La Rochefoucauld a varié avec les éditions successives ; ensuite si M^me^ de La Fayette a seulement tenté de le réformer.

Dans la comparaison des différentes éditions, il est trois points à considérer : 1° les modifications ; 2° les suppressions ; 3° les additions. Nous ne retiendrons que les corrections qui paraissent avoir quelque impor-

1. M. Des Granges. *Histoire de la littérature française*, p. 414.

tance pour l'idée, négligeant toutes celles qui concernent le style.

Il y a cinq éditions postérieures à l'année 1665 ; celles de 1666, 1671, 1675 et 1678 ; enfin une édition posthume de 1693. Nous nous arrêterons plus sur l'édition de 1666, qui est celle où l'auteur a le plus corrigé.

Si considérable y est le nombre des retouches que l'on peut dire que toutes les *Maximes*, à part d'infimes exceptions, ont été remaniées. Or c'est à peine si l'on en trouve une trentaine dont l'idée première semble vraiment altérée.

Aux quelques pensées essentielles qui sont comme la clef de voûte de son système, La Rochefoucauld n'a pas apporté une seule modification. Il n'a rien changé aux maximes concernant les vertus qu'il accable le plus souvent de ses traits : courage, humilité, gratitude ; ou les sentiments contre lesquels il s'acharne, pour enlever à l'homme le droit de s'en faire honneur : amour, amitié, etc.

Il n'en est pas de même des vertus secondaires, nous entendons par là celles que l'auteur envisage comme des adversaires moins redoutables à sa thèse : amour de la justice, générosité, fidélité, etc. A la rédaction primitive, il a ajouté les expressions : *souvent, d'ordinaire, chez la plupart des hommes.* Il convient d'établir la valeur exacte de ces corrections, puisque certains critiques en ont fait état, soit pour affirmer qu'elles ébranlaient tout le système du moraliste, en y laissant pénétrer les vertus, soit pour le soupçonner d'avoir dans une large mesure mitigé son pessimisme.

Dans la première édition, La Rochefoucauld, lorsqu'il s'en prend à une vertu, ne passe pas en revue tous les motifs intéressés qui peuvent produire une action dite vertueuse, ni tous les sentiments égoïstes qui peuvent se dissimuler sous le déguisement d'une vertu. La forme même de la maxime s'oppose à un long développement ; et celle-

ci n'atteint pas son but, qui est de frapper vivement l'esprit et même de le surprendre, si elle s'embarrasse de fastidieuses énumérations, qui occupent et lassent l'esprit du lecteur, mais ne le saisissent pas. C'est le cas de l'interminable maxime sur l'amour-propre[1]. Aussi l'auteur n'en a-t-il plus voulu dans la seconde édition.

Ainsi, pour doter la maxime de l'éclat et du tranchant qu'elle doit avoir, d'une vertu donnée il prend, il fait saillir vivement un ou deux mobiles particuliers, qu'il choisit les plus déconcertants, les plus saisissants parmi tous ceux qu'il eût pu aussi bien présenter.

Fallait-il donc les énumérer tous? Mais il y a, pour chaque sentiment, pour chaque vertu tant de motifs intéressés ; l'amour-propre s'y glisse sous des formes si diverses. Était-ce seulement possible? La Rochefoucauld lui-même nous répond : « Quelque dé-

1. Maxime 563.

couverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues[1]. » Et puis, encore une fois, c'eût été se condamner à d'interminables analyses, sans rapport avec le genre de la maxime, dignes plutôt d'un traité de morale.

Seulement ce procédé, que l'auteur exagère par le désir d'étonner les esprits, avait un grave défaut. Trop exclusives par parti pris, ses maximes étaient inexactes et même contradictoires. Il est aisé de s'en rendre compte. Ainsi, par exemple, dire de la valeur militaire qu'elle est due à l'amour de la gloire, est une fausse interprétation, si dans une autre maxime on affirme que cette valeur vient du tempérament ou est inspirée par le dessein de faire fortune. Car c'est tout autre. Il y a donc à la fois erreur et contradiction.

Ce défaut n'a pas échappé à La Rochefoucauld. Une fois que son œuvre a obtenu tout

1. Maxime 3.

le succès qu'il en attendait, il veut la parfaire, pour fonder sur elle une célébrité plus sûre et plus durable. Et il pense avec raison n'y pouvoir mieux atteindre qu'en corrigeant ses *Maximes* dans le sens de l'exactitude. Ainsi peuvent se comprendre toutes les corrections apportées à la 1re édition.

Les exemples s'offrent, nombreux. Choisissons les plus saillants. Dans la 1re édition l'auteur a dit : « Il n'y a point de libéralité ; ce n'est que la vanité de donner[1]. » Or si la maxime avait la vivacité voulue, elle n'était pas exacte, n'étant pas conforme à la pensée même du moraliste. L'amour-propre en effet, si l'on se réfère à la définition qu'il en donne, peut s'insinuer dans cette chose qu'on nomme libéralité sous mille formes diverses : « Ses souplesses ne peuvent se représenter ; ses transformations passent celles des métamorphoses et ses raffinements ceux

1. *Maximes*, p. 138, n. 2.

de la chimie[1]. » L'auteur, poussé par un scrupule d'exactitude, corrige donc : « Ce qu'on nomme libéralité n'est le plus souvent que la vanité de donner...[2] ; » et en effet la libéralité peut avoir d'autres motifs intéressés que la vanité de donner. L'expression « ce qu'on nomme libéralité » prouve assez que La Rochefoucauld ne croit pas à l'existence de cette vertu. Ainsi interprétée, cette maxime apparaît comme une application de : « Il n'y a point de libéralité. » De la même façon, il corrige les pensées sur la pitié[3], sur la fidélité[4], sur la générosité[5], etc. Et c'est encore en vue de l'exactitude et de la vraisemblance que dans la maxime sur la guerre entre Auguste et Antoine, qui « n'était qu'un effet de la jalousie[6] », il ajoute

1. Maxime 563.
2. Maxime 263.
3. Maxime 264.
4. Maxime 247.
5. Maxime 246.
6. Maxime 7.

dans la 2e édition le correctif « peut-être ».

Les deux maximes 232 et 233 nous montrent on ne peut plus clairement la façon dont procède La Rochefoucauld. Dans la première (édition I) il dit à propos des afflictions : « Ce n'est que l'intérêt et la vanité qui les causent. » Or dans la maxime suivante, recherchant tous les motifs possibles d'afflictions, il en découvre bien d'autres que l'intérêt et la vanité ; il signale par exemple ce genre de chagrin où l'on se trompe soi-même, alors que les afflictions sous lesquelles se déguisent l'intérêt et la vanité ne sont qu'hypocrisie où l'on veut tromper les autres. Il se trouvait donc dans la première maxime quelque chose de faux. La même erreur gâtait encore le début de la maxime 233 : « Il y a dans les afflictions une espèce d'hypocrisie. » L'auteur corrige alors la première en y insérant le mot « souvent » et rectifie ainsi la seconde : « Il y a dans les afflictions *diverses sortes* d'hypocrisie. » A-t-il pour cela atténué le pessimisme de son idée?

Évidemment non, puisque, dans cette revue des afflictions, il n'en cite pas une qui soit sincère.

Une autre preuve vient à l'appui de cette démonstration ; c'est que ces « d'ordinaire », ces « souvent », où certains voient chez le duc une marque de repentir et le sentiment d'être allé trop loin, on les trouve déjà dans la 1re édition, et plus nombreux encore dans le manuscrit[1], où ils semblent bien avoir la même valeur que dans la seconde. Mais avant l'impression, l'auteur eut soin de supprimer la plupart de ces correctifs, jugeant qu'ils embarrassaient la maxime et nuisaient à son éclat.

Au surplus il servira beaucoup à la justesse de notre thèse de savoir quelles maximes l'auteur a ajoutées après 1665 et quelles il a supprimées. Il ne pouvait en effet imaginer un meilleur correctif à la rigueur de son sys-

1. Voir pages 155-156.

tème que d'ajouter des maximes d'un pessimisme plus léger. Or la seule importante qu'il ait ajoutée est celle qu'il a mise en tête de la seconde édition : « Ce que nous prenons pour des vertus n'est souvent qu'un assemblage de diverses actions que la fortune arrange comme il lui plaît. » Ici encore le mot « souvent » a sa raison d'être, puisque les prétendues vertus peuvent avoir d'autres origines que la fortune.

Enfin aucune maxime fondamentale de la 1re édition n'a été supprimée. Quelques pensées ont été biffées cependant par simple délicatesse, telle la réflexion sur le plaisir que nous procure l'adversité de nos amis. Cette pensée touchait au cynisme ; elle était une tache que le duc a tenu à effacer, peut-être par considération pour ses propres amis.

En résumé, dans cette 2e édition, il a donné plus d'exactitude à ses pensées, voulant être plus vrai. Mais il n'a rien atténué ; car les idées essentielles subsistent toutes, sans que

corrections ni additions aient apporté le moindre palliatif à sa rigoureuse doctrine.

Dans l'édition de 1671, parue par conséquent six ans après la première, l'auteur a fait peu de changements. Un seul est intéressant. De la coquetterie des femmes il avait dit, en 1665, qu'elle était « le fonds et l'humeur de toutes les femmes »[1]. En 1666 il rectifie : « Le fonds et l'humeur de la plupart des femmes » et en 1671 « le fonds et l'humeur des femmes ». Il nous suffira de noter qu'après une correction favorable aux femmes, il est revenu à une formule aussi tranchante que celle du début.

Parmi les additions, on trouve maintes variantes sans grand intérêt, mais aussi plusieurs pensées nouvelles sur le rôle de la fortune dans nos vertus et nos vices. Contre l'amour et les femmes, les maximes se font plus nombreuses et aussi plus violentes.

1. Maxime 241.

L'édition de 1675, où les modifications sont sans importance, est enrichie d'un apport assez considérable de maximes. L'une d'elles « Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés » devait avoir pour l'auteur une valeur essentielle, puisqu'il en fait la maxime épigraphe du volume. Cette pensée nouvelle renforce, semble-t-il, le pessimisme de son système. Elle se surajoute en effet à toutes les autres maximes où il est dit que les vertus dérivent ou de l'amour-propre, ou de l'intérêt, ou bien encore sont l'œuvre de la fortune. Mise en tête de l'édition, elle pose en principe que les vertus sont, *plus souvent encore*, des vices déguisés. Présentée comme un résumé de la doctrine entière, elle en précise et accentue le pessimisme.

Les autres maximes nouvelles sont, pour la plupart, relatives aux femmes et à l'amour. Sur ce sujet La Rochefoucauld ne s'est pas adouci, tout au contraire : « Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit, ni dans le cœur des

femmes, si le tempérament n'en est d'accord[1]. » Il ajoute qu'« il n'y a pas d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier[2] ». Ainsi à cette date de 1675 les maximes de ce genre sont plus violentes qu'elles n'ont jamais été ; la dernière est bien près du sarcasme.

Enfin voici encore de nombreuses réflexions sur le rôle de la fortune dans nos actions. Le moraliste revient sans cesse à cette idée que nous ne pouvons savoir le mobile précis des actions humaines ; que juger les hommes d'après leur mérite ou d'après leur succès est impossible, puisque tout dépend des passions ou du hasard. On ne peut donc pas admirer ; il ne faut pas admirer. Au fond de cette théorie, formulée si nettement en ces termes : « On ne devrait s'étonner que de pouvoir encore s'étonner », on sent toute l'exaspération de La Rochefoucauld à voir dans le monde une si sotte facilité d'étonnement et d'admiration.

1. Maxime 346.
2. Maxime 367.

Dans la cinquième édition (1678) les retouches sont rares et légères ; elles portent seulement sur la forme. Mais l'œuvre s'est accrue d'un supplément appréciable de maximes. Si la plupart ne sont que des variantes, quelques-unes cependant sont intéressantes par les idées nouvelles qu'elles renferment.

Une maxime[1] appelle notre attention : elle établit nettement que la théorie de La Rochefoucauld sur l'amour-propre n'a nullement changé et elle éclaire certains points de son système. « Nous ne pouvons rien aimer que par rapport à nous, et nous ne faisons que suivre notre goût et notre plaisir quand nous préférons nos amis à nous-mêmes. C'est néanmoins par cette préférence que l'amitié peut être vraie et parfaite. » Cette observation de la fin est notable. Des critiques ont cru à des contradictions chez l'auteur des *Maximes*, parce que, après avoir dit que les vertus se

1. Maxime 81.

perdent toutes dans l'intérêt, il parle des vertus véritables et parfaites ; ou bien ils ont conclu qu'il n'était pas si pessimiste qu'il le paraissait. Dans l'esprit de celui-ci, une vertu peut en effet exister réellement, c'est-à-dire n'être pas un vice déguisé, ou bien ne pas provenir du calcul ou de l'orgueil ; mais sa perfection n'empêche qu'elle ne soit viciée à sa source par cet amour-propre qui est dans l'essence même de notre nature.

Mentionnons encore dans cette édition quelques maximes d'un genre nouveau sur l'affectation, le manque de naturel, sur l'air d'importance chez les jeunes gens, et aussi sur l'amour chez les vieillards. Ajoutons enfin que, plus que jamais, le duc appuie sur le rôle de la fortune, des occasions et des humeurs dans nos actions même les plus généreuses.

En 1693 parut chez Claude Barbin une édition posthume. Au commencement du volume se trouvait un supplément de onze

feuillets non paginés, contenant cinquante maximes données comme posthumes. En réalité vingt-huit seulement étaient nouvelles. Comme, selon toute vraisemblance, elles ont été écrites par le duc entre 1678 et 1680, année de sa mort, elles présentent un grand intérêt pour l'étude de son pessimisme.

Dans le nombre figure une maxime très catégorique sur l'humilité, la plus ferme, la plus exclusive que nous ayons jusqu'ici rencontrée : « Force gens veulent être dévots, mais personne ne veut être humble[1] » ; quelques pensées sur le bonheur et l'incapacité où sont les hommes de l'acquérir : « Rien ne peut rendre un fol content ; c'est pourquoi presque tous les hommes sont misérables[2]. » La Rochefoucauld nous enseigne aussi, il en a fait la coûteuse expérience, qu'on achète trop cher les biens que peuvent donner les grands, car ils ne sauraient procurer ni la

1. Maxime 534.
2. Maxime 538.

santé du corps, ni le repos de l'esprit[1]. Il y ajoute cette touchante confidence : il estime qu'un véritable ami est le plus grand de tous les biens et celui de tous qu'on songe le moins à acquérir[2]. Ces maximes, où l'on voit le duc faire sur le passé un retour mélancolique, semblent bien être des réflexions de vieillesse.

En définitive, on ne voit pas que le pessimisme de La Rochefoucauld ait changé à aucun moment de sa vie. Les retouches successives ne révèlent qu'un souci constant de rectifier les maximes, en éliminant ce qu'elles pouvaient avoir de trop exclusif et par suite de faux; de mettre plus d'unité dans l'ensemble de l'œuvre, en effaçant les contradictions apparentes, imputables à une rédaction trop concise, parce qu'elle visait plus à saisir l'esprit qu'à le satisfaire, à l'éblouir qu'à l'éclairer ; enfin d'atténuer, sans altérer la pensée elle-même, le ton cynique et cho-

1. Maxime 542.
2. Maxime 544.

quant de certaines maximes, peu favorables au bon renom d'un honnête homme. Bref, tout ce travail méticuleux de revision est inspiré uniquement par le culte de la forme, telle que La Rochefoucauld s'efforçait à la réaliser, la plus exacte et la plus élégante possible.

Quant aux apports de maximes nouvelles (c'est entre les années 1671 et 1678 que l'auteur a ajouté le plus), il semble qu'à mesure qu'il vieillit, ses sentiments se modifient et que son pessimisme, sans nullement faiblir, en est comme nuancé. Sa philosophie paraît être moins rigide et moins fataliste; elle s'anime, soit que le duc s'élève contre certains vices dégradants comme la haine et l'envie, ou s'agace de la niaiserie, de l'affectation et des prétentions de la plupart des gens; soit qu'il donne à ses *Maximes* la tournure bienveillante d'un conseil; soit enfin qu'il se laisse aller à des demi-confidences sur le bonheur qu'on ne sait pas et que lui-

même n'a pas su chercher où il est vraiment.

Son pessimisme perd aussi de sa noble prestance : il se fait tâtillon et chagrin.

C'est surtout à de menus travers, à d'insignifiants ridicules que s'intéresse le vieux moraliste. Mais ce ne sont là que nuances légères dans le pessimisme d'un homme qui avait cinquante et un ans à la première édition de son œuvre et qui en a soixante-cinq à la cinquième. Cette différence de teintes ne saurait nous empêcher d'affirmer que le pessimisme de La Rochefoucauld n'a jamais ni varié, ni faibli.

CHAPITRE X

L'INFLUENCE ATTRIBUÉE A Mme DE LA FAYETTE

Dès maintenant, il est donc à peu près certain que Mme de La Fayette n'eut pas sur les idées pessimistes de La Rochefoucauld l'influence qu'on lui prête si généreusement, puisqu'il n'a pas changé le fond de ses maximes et que même les dernières se ressentent d'un peu d'amertume et se nuancent de plus de mélancolie.

En outre, si elle avait dû rectifier le jugement de son ami, il est fort probable qu'elle l'eût fait surtout à propos des femmes et de l'amour. Mais on a vu que le duc, en vieillissant, multiplie les maximes sur ce sujet et que les dernières renchérissent sur les premières. Nous en avons relevé un exemple

manifeste : en 1671 il supprime une atténuation qu'il avait apportée en 1666 à la maxime[1] sur la coquetterie féminine. Or cette année 1671 est précisément celle où régnait entre Mme de La Fayette et lui l'intimité la plus étroite. N'était-ce pas le moment où il devait modifier, avant toute autre, son opinion sur la femme, alors qu'il jouissait des bienfaits, si appréciables pour lui, de l'amitié féminine ?

S'il n'a pas atténué le pessimisme de son ouvrage, c'est d'abord que son humeur était bien éloignée de l'y pousser, ensuite qu'il ne subit aucune pression en ce sens de la part de son amie.

Sa santé, qui va toujours s'altérant, est pour lui une source continuelle de vives souffrances. Dès 1669, il est infirme de ce mal de la goutte dont il a senti les premières atteintes en 1652. Au mois d'octobre, Gourville nous l'apprend, La Rochefoucauld ne

1. Maxime 241.

peut plus marcher[1]. En mars 1671, Mme de Sévigné nous le montre « criant les hauts cris... au point que toute sa constance était vaincue, sans qu'il en restât un seul brin » et souhaitant « la mort comme le coup de grâce[2] ». Or ces maux persistants ne devaient pas porter à l'indulgence un homme qui, du moins dans ses *Maximes*, ne l'avait guère pratiquée.

Dès l'année 1672, aux misères physiques s'ajoutent de grandes douleurs morales. Mme de La Fayette, très malade elle aussi, se retire à Fleury-Meudon. Le pauvre duc reste seul : « Il est dans une tristesse incroyable[3], » dit Mme de Sévigné. Puis il voit tous ses enfants partir pour l'armée. Le 4 mai il perd sa mère : « Je l'ai vu pleurer avec une tendresse qui me le faisait adorer[4]. » Quelques mois plus

1. *Mémoires*, p. 408.
2. Lettre du 23 mars 1671.
3. Lettre du 15 avril 1672.
4. Lettre du 4 mai 1672.

tard, il apprend que le prince de Marsillac, son fils, a été grièvement blessé au passage du Rhin, que son quatrième fils, le chevalier, a été tué, en même temps que le duc de Longueville, dont il était le père et pour qui il nourrissait la plus tendre affection : « Ses larmes ont coulé du fond du cœur[1] », nous dit encore Mme de Sévigné. Cette dure fatalité qu'il sent peser sur lui, qui le torture dans son corps et dans son cœur, ne pouvait qu'accentuer son pessimisme.

Par surcroît, il supporte avec peine l'effacement où il est contraint. Le succès qu'il a connu dans les lettres n'a pas fait oublier au vieux Frondeur son échec dans la politique. Certes le roi l'accueille à la Cour avec beaucoup d'égards. Cependant, au dire de Mme de Sévigné, il n'eut « point d'autre faveur que celle de son fils[2] », qui était très bien placé. Si l'on en croit la note du *Chanson-*

1. Lettre du 17 juin 1672.
2. Lettre du 15 décembre 1673.

nier[1] : « Le duc de La Rochefoucauld, qui se sentait un esprit supérieur... et avec cela beaucoup d'ambition, eût peut-être été aise de profiter de la faveur de son fils pour se faire goûter au roi et entrer par là dans le ministère. » Ainsi le duc se rendait parfois à Versailles, où il se rencontrait avec tous les gens en faveur. Rentré chez lui, il ne pouvait manquer de comparer sa destinée à celle des puissants de Cour, qu'entourait l'admiration de tous les courtisans et qu'il sentait pourtant d'un mérite inférieur au sien ; et il devait alors être ému d'un sentiment de révolte contre l'injustice du sort et des hommes. De là, sans doute, dès 1671 et surtout 1675 cette abondance de pensées nouvelles sur le rôle du hasard dans le succès des hommes ; de là aussi cet agacement que décèlent tant de maximes sur la facilité

1. *Le Chansonnier* était une sorte de gazette, qui, dans ses feuilles périodiques, publiait des chansons contre les personnages connus.

d'étonnement que l'on trouve par le monde.

Aussi avons-nous vu que, dans les dernières éditions, son pessimisme se teinte d'un peu de misanthropie. Persuadé que ses ambitions ont échoué pour n'avoir pas été secondées par la fortune, le duc paraît en vouloir aux hommes de ne pas reconnaître que tous les succès sont dus à cette fortune injuste, et que toutes les vertus, vantées chez tel ou tel, ne sont qu'un mélange d'intérêts. Ce sentiment d'aigreur se trahissait déjà en 1660 dans une lettre à M^me^ de Sablé : « On ne parle que de la magnificence des habits de notre Cour ; il me semble que c'est mauvais signe pour ceux qui les portent, et qu'ils devraient souhaiter qu'on parlât d'eux aussi[1]. » Cette amertume ne pouvait que croître avec l'âge.

La vieillesse, en effet, ajoute encore à la mélancolie du pauvre malade. On l'imagine,

1. Lettre 51, t. III, p. 127.

enfoncé dans sa chaise de goutteux, rappelant, comme les vieux se plaisent à le faire, ses souvenirs de jeunesse, et regrettant toujours que se soit rompue sa liaison avec Mme de Longueville, que se soit éteint si brusquement le seul rayon qui eût traversé sa vie orageuse. Il n'oublie pas que cet amour pour la célèbre Frondeuse a été plus terrible pour son cœur orgueilleux que tous les maux de son existence. L'amitié de Mme de La Fayette, si précieuse qu'elle fût, ne pouvait chasser ce cruel souvenir ; elle devait au contraire le rendre plus cuisant, en donnant au duc le regret de l'amour à jamais enfui. Il n'y eut en effet entre elle et lui que de l'amitié. Mlle de Scudéry écrit à Bussy [1] : « M. de La Rochefoucauld vit fort honnêtement avec Mme de La Fayette. Il n'y paraît que de l'amitié. Enfin la crainte de Dieu de part et d'autre... a coupé les ailes à l'amour.

1. Lettre du 6 octobre 1675.

Elle est sa favorite et sa première amie. » Ainsi, au déclin de sa vie, le duc sent sa rancune grandir contre celle qui l'a trahi, à mesure que davantage il regrette celle qui incarne à ses yeux les biens perdus : jeunesse et amour. Et il décoche dans ses dernières éditions des flèches toujours plus nombreuses et plus acérées contre l'amour et les femmes.

On ne peut donc imaginer que La Rochefoucauld ait seulement pensé à revenir sur ses idées pessimistes de 1665. Même en supposant que la vie lui eût donné sur le tard quelques compensations aux maux du passé, il n'aurait pas amendé sa doctrine. Elle lui tenait trop à cœur, puisqu'il était redevable à ce pessimisme, tel qu'il fut applaudi en 1665, de cette gloire dont il était si friand, la seule qu'il eût jamais connue.

Pour la même raison, M^me^ de La Fayette ne pouvait engager son ami à renier l'idée essentielle d'un livre, si cher à son auteur.

Elle avait vraiment trop de délicatesse de cœur, pour désirer que fût amoindrie une œuvre qui avait acquis une si grande renommée, et trop de finesse d'esprit pour ne pas voir que certaines retouches, autres que celles de la forme, devaient enlever à l'ensemble toute harmonie et toute solidité.

Deux simples phrases ont laissé supposer le contraire. La première est dans une lettre à Mme de Sablé, que J. Delort[1] a publiée, dit-il, d'après une pièce autographe. Mme de La Fayette, après avoir lu à Fresnes avec Mme du Plessis-Guénégaud le livre des *Maximes*, aurait écrit : « Ha ! Madame, quelle corruption il faut avoir dans l'esprit et dans le cœur pour être capable d'imaginer tout cela ! » Cette lettre existe-t-elle réellement, et surtout est-elle de Mme de La Fayette ?

M. Gilbert[2] déclare ne pas l'avoir trouvée dans le recueil de Vallant, d'où furent

1. *Mes voyages aux environs de Paris*, 1821.
2. T. I, p. 375, à propos de la lettre portée sous le nº IV.

extraites cependant toutes les lettres qui contiennent les jugements des contemporains sur les *Maximes*. En tout cas, cette lettre est de 1663, date à laquelle M^me^ de La Fayette n'avait encore avec son futur ami que des relations assez vagues. Cette boutade ne l'engageait nullement pour l'avenir. Quelques années plus tard, quand elle se fut liée avec La Rochefoucauld, il est probable qu'en connaissant l'homme, elle comprit son pessimisme et qu'en aimant l'un, elle accepta l'autre. Mais encore une fois l'authenticité de cette lettre reste à démontrer.

On peut lire la seconde phrase dans les *Segraisiana*, à la page 28 : « M^me^ de La Fayette disait de La Rochefoucauld : il m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur. » Et l'on fait fonds sur cette simple parole, prononcée peut-être à la légère au cours d'une conversation de salon, pour affirmer que la plupart des corrections des *Maximes* sont dues à l'influence bienfaisante

de Mme de La Fayette. Qu'elle ait réformé le cœur de son ami, en apaisant ses rancunes contre des personnes, en adoucissant ses regrets, il est possible ; mais ce n'est pas une raison pour qu'elle ait voulu corriger un pessimisme qui se traduisait sous une forme purement littéraire, et que ne trahissaient ni les manières du duc, ni sa conversation, ni ses lettres. « Je n'ai jamais vu, dit Mme de Sévigné dans une lettre datée pourtant du 31 janvier 1680, un homme si obligeant, ni plus aimable dans l'envie qu'il a de dire des choses agréables. »

Il semble tout au contraire qu'il y ait eu entre les deux amis une étroite communion d'idées. Mme de La Fayette, nous l'avons déjà vu, avait de l'inclination pour le jansénisme, dont la morale n'est pas moins pessimiste que celle de La Rochefoucauld.

Est-il vrai qu'elle ait annoté un exemplaire des *Maximes ?* Il nous serait précieux de le savoir, car nous pourrions connaître avec

certitude ce qu'elle pensait de l'œuvre de son ami.

M. Aimé Martin[1] a relevé l'existence d'un volume des *Maximes* enrichi de notes attribuées à Mme de La Fayette et qui lui avait été communiqué par M. de Cayrol. Celui-ci n'avait fait que transcrire ces notes d'après un autre exemplaire où il les avait trouvées en original et qui n'était pas demeuré sa propriété. Le comte d'Haussonville, dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre 1890, dit avoir eu entre les mains le livre d'après lequel Cayrol a copié ces notes. Sur la garde du petit volume est écrit : « Peu de temps avant sa mort, Mme de La Fayette, en relisant les *Maximes* de La Rochefoucauld avec lequel elle avait été liée de l'amitié la plus étroite, écrivit en marge ses observations. Cet exemplaire a été trouvé à la mort de M. l'abbé de La Fayette, son

1. Édition des *Maximes* de La Rochefoucauld, 1844.

fils, parmi les livres de la bibliothèque. »

Bien que la transmission ne soit pas bien certaine [1], admettons que ces annotations soient authentiques.

Il y a sans doute dans le nombre quelques critiques ; mais le plus souvent elles ne portent que sur la forme. Les mots : « galimatias, colifichet, trivial, rebattu, commun » reviennent fréquemment. Par contre, on trouve à tout instant les mots : vrai, excellent, sublime. Dans certains cas, M^me^ de La Fayette superpose à la pensée de l'auteur ses propres réflexions. Ainsi à la maxime : « On n'aurait guère de plaisir, si on ne flattait jamais [2] » elle ajoute ceci : « Il y a même beaucoup de gens qui n'ont pas d'autre plaisir. » Parfois elle propose des variantes : « La santé de l'âme n'est pas plus assurée que celle du corps » dit l'auteur [3] : « Vrai,

1. C'est l'opinion de Victor Cousin.
2. Maxime 123.
3. Maxime 188.

approuve-t-elle, l'âme a ses crises comme le corps. » « La plupart des amis dégoûtent de l'amitié, et la plupart des dévots dégoûtent de la dévotion [1]. » En marge on lit cette note : « Parce que la plupart prennent l'un et l'autre à gauche ; c'est peut être aussi à cause que personne n'entend ni la dévotion, ni l'amitié. » Ce commentaire est d'un pessimisme digne de celui de l'auteur.

Cependant il est des cas où l'annotateur s'inscrit en faux contre les pensées du moraliste. Or ce sont précisément celles qui, relatives à l'amour et aux femmes, devaient heurter l'âme sensible de M^me^ de La Fayette. Ainsi à la maxime sur la constance en amour, qui n'est qu' « inconstance perpétuelle [2] », elle ajoute cette appréciation : « Faux ; c'est vouloir chicaner que de ne pas vouloir reconnaître une constance aux femmes. » « Faux » écrit-elle encore à côté

1. Maxime 427.
2. Maxime 175.

d'une maxime sur l'amour. « Je ne comprends pas » déclare-t-elle, quand l'auteur prétend que l'amour ressemble plus à la haine qu'à l'amitié. Et cependant, si elle a la foi en l'amour, elle est obligée de reconnaître que bien rares sont les vrais fidèles de l'amour. Elle admet la réflexion de l'auteur : « L'amour prête son nom à un nombre infini de commerces [1] » en la rectifiant ainsi : « L'amour ne prête pas son nom, mais on le lui prend. »

Ainsi elle ne contredit son ami que sur le sujet de l'amour et des femmes. L'écrivain de *Zayde* et de *La princesse de Clèves*, le peintre délicat des fines émotions d'amour ne pouvait faire autrement. Et cependant, nous l'avons constaté, c'est sur ce seul chapitre de l'amour et des femmes que l'on sent grandir et même s'exaspérer le pessimisme de l'auteur des *Maximes*. D'où il faut bien

1. Maxime 77.

conclure que M^me^ de La Fayette n'a exercé aucune influence adoucissante sur la philosophie de La Rochefoucauld. Elle ne l'a pas voulu ; et, l'eût-elle voulu, elle n'aurait pu y réussir. Car La Rochefoucauld restait très fermement attaché à ses idées : il y croyait trop pour pouvoir les renier ; et il avait été assez flatté de leur succès pour avoir le droit de les aimer.

CONCLUSION

Ainsi le pessimisme des *Maximes*, La Rochefoucauld le porte en germe dès sa naissance, par le fait de sa nature mélancolique, où se prolonge la tristesse des ancêtres, épuisés en de vaines luttes pour leur chimère féodale, et où revit la désespérance de toute une noblesse, refoulée et paralysée par la royauté. Un orgueil démesuré de gentilhomme fier de son sang et une sensibilité presque féminine seront comme les points faibles par où la douleur va pénétrer profondément en son cœur pour y nourrir ce germe et le développer.

Cet orgueil lui inspire des ambitions illimitées et le persuadent qu'il est destiné aux charges les plus hautes. Mais une sorte de fatalité, qu'il sent attachée à lui, détruit une à une toutes ses espérances et semble s'achar-

ner à vouloir abattre cet orgueil hautain, qui se cabre enfin et le précipite dans la tourmente de la Fronde. Là deux coups violents le frappent et l'arrêtent, tout meurtri. Torturé par la trahison de Mme de Longueville qu'il aimait, il a encore l'angoisse d'être presque aveugle d'une blessure aux yeux. Tant de déboires et tant de douleurs, ouvrage des hommes, eussent engendré chez tout autre la plus haineuse misanthropie.

Chez La Rochefoucauld, ils ont mué sa mélancolie rêveuse en tristesse accablée. Dans son vieux château de Verteuil, il médite, tandis qu'il écrit ses *Mémoires*, sur les hommes, qui ont causé sa détresse. Il était entré dans le monde, transporté d'ardeur par toutes les belles illusions de son âme juvénile et chevaleresque : il n'a vu que trahisons, injustices, haines et félonies, issues du plus vil intérêt. La vie, qu'il avait rêvée comme un magnifique roman de chevalerie, lui est apparue comme la basse comédie de

l'égoïsme. Ainsi le duc, qui n'a pas moins souffert du deuil de ses illusions que de la perte de ses espérances, ne connaît même pas la consolation d'être misanthrope. Haïr l'humanité, c'est lui en vouloir de ne pas être meilleure, c'est donc avouer qu'elle pourrait l'être, c'est encore avoir foi en elle, c'est garder un peu d'espoir. Lui, il est froidement pessimiste, car il ne croit plus en l'homme.

Cet état d'esprit fût demeuré secret et à peine sensible en de rares endroits des *Mémoires*, si des conditions particulièrement favorables ne l'avaient déterminé à se manifester. Après que le duc est revenu à Paris, son pessimisme se fortifie au contact de celui de toute une société devenue, par jansénisme ou par scepticisme libertin, mécréante sur le sujet de l'homme. Il trouve un aliment dans la doctrine de Port-Royal et aussi dans les théories des esprits forts ; et il en acquiert la netteté et la vigueur d'une véritable philosophie.

Cette influence de la société s'exerce surtout par le cénacle janséniste de Mme de Sablé. Là les opinions de La Rochefoucauld s'enhardissent naturellement et sans effort. Tous les habitués du salon de Port-Royal sont pessimistes, et, sous l'autorité de Mme de Sablé, s'occupent, sur la philosophie du cœur, à des conversations qui, dans le particulier, aboutissent au travail minutieux des *Maximes*. La matière étant commune, toutes sont identiques par leur inflexible sévérité, et ne diffèrent que par l'empreinte que donnent les qualités personnelles de l'esprit. Le duc rivalise donc avec Mme de Sablé et Jacques Esprit à noircir d'un trait de plume les vertus dont se glorifie le genre humain. A ce jeu, où il triomphe sans peine, sa dédaigneuse conception de l'homme s'affirme et se précise, tandis qu'elle se condense et se cristallise en de fines et dures sentences.

Son succès de salon lui fait convoiter une plus vaste renommée et l'engage à publier

ses pensées. Il se doute qu'elles feront du bruit et qu'elles plairont, parce que, sous une forme brillante, concise, un peu absolue il est vrai, mais propre à frapper vivement les esprits, elles expriment les idées en vogue dans la haute société. Cependant son amour-propre d'auteur réclame des garanties. Mme de Sablé est chargée de tâter l'opinion, par une enquête dans son entourage. Ce n'est que sûr d'obtenir les suffrages de la grande majorité des lecteurs qu'il lance son ouvrage, non sans l'avoir maintes fois remis sur le métier. Son pessimisme n'est plus seulement philosophique, mais littéraire, dès l'instant qu'il sort de l'intimité pour s'offrir au grand public.

Telles sont les phases successives du pessimisme de La Rochefoucauld. Une mélancolie native devient tristesse douloureuse pendant les secousses de la Fronde, pessimisme réfléchi dans la retraite de Verteuil, philosophique et mondain chez Mme de Sablé,

pour prendre enfin un caractère littéraire. Il est donc monté par degrés au plus haut point qu'il pût atteindre. Alors en effet le pessimiste aime son pessimisme ; loin d'en souffrir, il y trouve une source de jouissances ; loin de vouloir l'atténuer, il serait plutôt tenté de l'accentuer.

Aussi la philosophie de La Rochefoucauld est dès 1665 définitive. Les retouches postérieures rendent la forme des *Maximes* plus parfaite, plus ajustée à la pensée de l'auteur ; mais elles n'altèrent pas la matière même, qui ne prend que des nuances plus vives. Il n'est donc pas exact que M^me^ de La Fayette ait incliné son ami vers l'indulgence. Ce serait mal juger de l'esprit et du cœur de cette femme admirable de supposer qu'elle eût seulement désiré une tardive réparation, nuisible à l'ouvrage, pénible à l'auteur.

Pour nous, gardons-nous de tenir rigueur à La Rochefoucauld de sa philosophie, quelque humiliante qu'elle soit pour la dignité

humaine. Lorsqu'on a suivi l'histoire de ce pessimisme, qu'on l'a vu naître et grandir, qu'on a éprouvé tout ce qu'il a d'humain, qu'on l'a, pour ainsi dire, vécu tout entier, on ne se sent plus la force de le blâmer, quand on le voudrait ; et on ne se reconnaît plus le droit de le condamner. On y gagne de ne conserver qu'un sentiment d'admiration pour un chef-d'œuvre, qui nous reste comme l'un des plus courageux et des plus nobles parmi les grands examens de conscience de l'humanité.

BIBLIOGRAPHIE

I. — ÉDITIONS DES ŒUVRES DE LA ROCHEFOUCAULD

Apologie du Prince de Marsillac [1] (publiée pour la première fois dans la troisième édition de *La jeunesse de M^me^ de Longueville* par Victor Cousin).

Mémoires. 1^re^ édition, Amsterdam, 1662.

Réflexions ou *Sentences et Maximes morales*.

1^re^ édition, à Paris, chez Claude Barbin, 1665.
2^e^ — — — 1666.
3^e^ — — — 1671.
4^e^ — — — 1675.
5^e^ — — — 1678.
Édition posthume — 1693.

Réflexions diverses (recueil de pièces d'histoire et de littérature), 1731.

Œuvres de La Rochefoucauld. Édition d'Aimé Martin, Paris, Lefebvre, 1844 (publiées avec les remarques dites « de M^me^ de La Fayette »).

1. Il n'en reste qu'une copie conservée dans le t. XXII du « Recueil » de Conrart (Bibliothèque de l'Arsenal n° 2817).

Œuvres inédites. Édition de Barthélémy. Paris, Hachette, 1863.

Œuvres, nouvelle édition, par MM. D.-L. Gilbert et J. Gourdault, 3 vol. in-8° et un album[1]. Paris, Hachette, 1868-1883. (Collection des *Grands Écrivains de la France*).

Tome I : Avertissement. — Notice biographique. — Portrait du duc de La Rochefoucauld fait par lui-même. — Portrait du cardinal de Retz par La Rochefoucauld. — Réflexions ou sentences et maximes morales. — Réflexions diverses. — Appendices. — Jugement des contemporains sur les maximes de La Rochefoucauld. — Tables.

Tome II : Mémoires (1624-1652). — Apologie de M. le prince de Marsillac. — Appendice. — Table alphabétique des Mémoires et de l'Apologie.

Tome III, 1re partie : Lettres écrites par La Rochefoucauld. — Lettres écrites à La Rochefoucauld. — Lettres de divers à divers.

Tome III, 2e partie : Lexique, 1 vol.

II. — CONTEMPORAINS

Portefeuille de Vallant (manuscrits de la Bibliothèque Nationale, vol. II, V, VII).

Mme de Motteville. *Mémoires sur Anne d'Autriche et sa cour.* Édition d'après le manuscrit de Conrart, éclaircissements et index, par M. Riaux, notice sur Mme de Motteville par Sainte-Beuve, Paris, Bibliothèque Charpentier, E. Fasquelle, 1869, 4 vol. in-16.

Sévigné (Mme de) : *Lettres de Mme de Sévigné*, de sa famille et de ses amis, nouvelle édition, par M. Mon-

1. C'est cet album qui contient le portrait gravé par Sandoz d'après l'émail de Petitot, dont il est question p. 36-37.

merqué, Paris, Hachette, 1862 (Collection des *Grands Écrivains de la France*), 14 vol. et un album.

Tallemant des Réaux. *Historiettes*. Édition Monmerqué. Paris, Techener, 1854-1860.

Vineuil. *Mémoires* (voir l'édition Gilbert et Gourdault des *Œuvres* de La Rochefoucauld).

Segraisiana. La Haye, 1721, 2 vol. in-12.

Gourville. *Mémoires*, édition Monmerqué (collection Petitot), Paris, 1826, t. III, in 8°.

Retz (cardinal de) : *Œuvres*, nouvelle édition, par MM. A. Feillet, J. Gourdault et R. Chantelauze, 10 vol., Paris, Hachette (Collection des *Grands Écrivains de la France*).

III. — OUVRAGES CRITIQUES

G. Bourdeau. *La Rochefoucauld*. Paris, Hachette, 1895, in-12. (*Les Grands Écrivains français*).

Félix Hémon. *La Rochefoucauld*. Paris, Lecène-Oudin, 1896. (*Les Classiques populaires*).

Edmond Dreyfus-Brisach. *La clef des Maximes de La Rochefoucauld*. Paris, 1904.

Vinet. *Les moralistes français au XVII^e^ siècle*. Paris, Fischbacher.

Prévost-Paradol. *Études sur les moralistes français*. Paris, Hachette, 1865.

Taine. Article sur La Rochefoucauld (*Revue de l'Instruction publique*). 1855.

— *Nouveaux essais de critique et d'histoire*.

Sainte-Beuve. *Portraits de Femmes*. 1840.

— *Causeries du Lundi*, t. I et XI.

— *Nouveaux Lundis*, t. V.

— *Port-Royal*.

E. Deschanel. *Pascal, La Rochefoucauld, Bossuet.* Paris, Calmann-Lévy, 1885.

Émile Faguet. *Études sur le XVII^e siècle.* Paris, Lecène-Oudin, 1893.

— *Propos littéraires* (2^e série).

Droz (E.-L.) *Étude sur le scepticisme de Pascal considéré dans le livre des « Pensées ».* Paris, F. Alcan, 1886, in 8° (thèse).

Voir chapitre II : Du genre des Maximes.

Victor Cousin. *La jeunesse de M^me de Longueville,* Paris, Didier, 1853.

— *M^me de Sablé,* Paris, Didier, 1854.

— *M^me de Longueville pendant la Fronde,* Paris, Didier, 1859.

Comte d'Haussonville. Article sur M^me de La Fayette (*Revue des Deux-Mondes,* 15 septembre 1890).

— *M^me de La Fayette,* Paris, Hachette, 1891, in-12 (*Les Grands Écrivains français*).

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 1

PREMIÈRE PARTIE

LE PESSIMISME DE LA ROCHEFOUCAULD EN 1665

Chapitre premier. — Le pessimisme de La Rochefoucauld dans la première édition des *Maximes* (1665). 11

DEUXIÈME PARTIE

LES ORIGINES DU PESSIMISME DE LA ROCHEFOUCAULD

Chapitre II. — Prédispositions de La Rochefoucauld au pessimisme 31

Chapitre III. — La Rochefoucauld avant la Fronde. 49

Chapitre IV. — La Rochefoucauld pendant la Fronde. 67

Chapitre V. — La retraite à Verteuil. — Les *Mémoires* 81

TROISIÈME PARTIE

INFLUENCES DE LA SOCIÉTÉ

CHAPITRE VI. — Le pessimisme dans la société. . . . 107
CHAPITRE VII. — Le pessimisme au salon de Mme de Sablé. 125
CHAPITRE VIII. — La publication des *Maximes*. . . . 149

QUATRIÈME PARTIE

LE PESSIMISME DE LA ROCHEFOUCAULD APRÈS 1665

CHAPITRE IX. — Valeur des corrections apportées aux éditions successives après 1665 169
CHAPITRE X. — L'influence attribuée à Mme de La Fayette 191
CONCLUSION 209
BIBLIOGRAPHIE 217

ÉVREUX, IMPRIMERIE PAUL HÉRISSEY

Introduction aux " Essais " de Montaigne, par EDME CHAMPION. Un volume in-18, broché 3 50

Un gentilhomme de lettres au XVII^e siècle : **Honorat de Bueil, seigneur de Racan**, par LOUIS ARNOULD. Un volume in-8° raisin de 562 pages, orné de *16 planches hors texte*, broché . . . . . 10 »

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

La Méthode des Classiques français : *Corneille, Poussin, Pascal*, par PAUL DESJARDINS. Un volume in-18, broché. 3 50

Molière : *Les Théâtres, le Public et les Comédiens de son temps*, par KARL MANTZIUS, traduit du danois par Maurice Pellisson. Un volume in-8° cavalier, XVI-316 pages, *40 gravures*, broché . . . . . 5 »

Voltaire philosophe, par GEORGES PELLISSIER. Un volume in-18, broché. 3 50

Victor Hugo, le Poète, par CHARLES RENOUVIER. Un volume in-18, broché. 3 50

Victor Hugo, le Philosophe, par CHARLES RENOUVIER. Un volume in-18, broché 3 50

(Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.)

Alfred de Vigny : *Sa vie et son œuvre*, par ÉMILE LAUVRIÈRE. Un volume in-18, avec *3 phototypies hors texte*, broché. . . . . 4 »

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Sully Prudhomme, par ERNEST ZYROMSKI. Un volume in-18, broché. 3 50

Imp. de Vaugirard. H.-L. MOTTI, Dir., 12-13, impasse Ronsin, Paris.

PRIX ANNULÉS

OHIO UNIVERSITY LIBRARY

Please return this book as soon as you have finished with it. In order to avoid a fine it must be returned by the latest date stamped below.

MAR 1 8 1977
MAR 2 2 1977
APR 5 1977
APR 6 1977
APR 2 0 1977
APR 1 1 1977
MAY 2 5 1978
MAY 3 0 1978
NOV 2 9 1979
NOV 2 6 1979
DEC 17 1979

AUG 0 8 1994
DEC 0 5 2001
MAR 2 1 2011
NOV 2 0 2001
APR 0 4 2011

OHIO UNIVERSITY LIBRARIES
1000154950

PQ
1815
G73x